
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00317209 5




17

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

X

ITER PERSICUM

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN


CVCHEINOLLIBEAG INCLYTVS DOMINVS PERSA SOCIVS LEGATIONIS MAGNI SOPHI REGIS PERSARVM.
cum priuil. S. Cæ. M.tis
حسین علی بک ایلچی فرستادن همراه حضرت امیرزاده
S. Cæs. M.tis sculptor Ægidius Sadeler ad viuum delineauit Pragæ 1601.

ITER PERSICUM

OU

DESCRIPTION

DU

VOYAGE EN PERSE

ENTREPRIS EN 1602

Par ÉTIENNE KAKASCH DE ZALONKEMENY

Envoyé comme ambassadeur par l'empereur Rodolphe II, à la cour du grand-duc de Moscovie et à celle de Châh Abbas, roi de Perse.

Relation rédigée en allemand et présentée à l'empereur par Georges Tectander von der Jabel

TRADUCTION PUBLIÉE ET ANNOTÉE

PAR

CH. SCHEFER

Premier Secrétaire interprète du Gouvernement, Administrateur de l'École des Langues orientales vivantes.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1877



INTRODUCTION

La relation du voyage d'Etienne Kakasch de Zalonkemeny a été rédigée par Georges Tectander von der Jabel. La description de la Russie au commencement du XVIIe *siècle, les renseignements que l'auteur donne sur Châh Abbas Ier, sur sa campagne contre les Turcs et sur la conquête de Tauriz et d'une partie de l'Arménie abondent en détails curieux. Il m'a paru utile d'exposer rapidement ici les motifs qui déterminèrent l'empereur Rodolphe II à invoquer l'intervention du grand-duc de Moscovie et à solliciter l'appui du Châh de Perse dans la lutte qu'il soutenait alors contre l'empire Ottoman.*

François Ier, depuis la conclusion du traité de Madrid, avait recherché l'alliance de la

Porte qui avait, comme la France, un intérêt vital à affaiblir la puissance de la maison d'Autriche. Cette alliance subsista, sauf quelques interruptions de peu de durée, jusqu'à la paix de Versailles (1756), *et le règne de Henri II et celui de Henri IV marquèrent parmi les époques où l'influence française, prépondérante dans les conseils de la Porte, força l'Autriche à rechercher partout des alliances.*

*Dès 1592, la guerre avait été rallumée entre l'Autriche et la Turquie ; elle se poursuivait encore avec des chances diverses en Hongrie lorsque parut, en 1600, à la cour impériale fixée à Prague, sir Anthony Shirley, envoyé par Châh Abbas et porteur d'une lettre de créance de ce prince *.*

Sir Anthony Shirley, de l'illustre famille de ce nom, était né à Wiston en 1563. Après avoir achevé ses études à Oxford, il passa

* La copie des lettres de créance et celle des franchises et priviléges obtenus par sir Anthony Shirley pour les marchands chrétiens qui trafiqueront en Perse sont rapportées dans « *The Sherley brothers, an historical memoir, by one of the same house.* » Chiswick, 1848. Appendix B, page 104. Cette publication a été faite pour les membres du Roxburghe Club et tirée à un très-petit nombre d'exemplaires.

dans les Pays-Bas en 1586, et y prit part à la bataille de Zutphen (1591). *Henri IV récompensa ses services par le cordon de Saint-Michel. La reine Élisabeth lui fit témoigner tout le mécontentement qu'elle éprouvait de voir un de ses sujets accepter une marque de distinction d'un souverain étranger et, après une enquête faite par sir John Puckering et lord Buckhurst, sir Anthony Shirley dut renvoyer le cordon qu'il avait reçu.*

En 1596, il entreprit sous le patronage du comte d'Essex une expédition contre Saint-Thomas et les colonies Espagnoles de l'Amérique. Deux années plus tard, sir Anthony était mis par le comte d'Essex à la disposition de don César d'Este, fils naturel du duc de Ferrare, pour résister au Pape qui réclamait le duché.

Don César d'Este avait fait sa soumission avant l'arrivée de Shirley dont la mission devenait ainsi inutile. Le comte d'Essex lui fit alors proposer de se rendre en Perse pour demander à Châh Abbas son adhésion à une ligue des princes chrétiens contre les Turcs, et l'établissement de relations commerciales

suivies entre l'Angleterre et la Perse. Sir Anthony accepta sans hésiter cette aventureuse mission. Il s'embarqua à Venise, le 24 mai 1598, pour Alexandrette avec son frère Robert et vingt-cinq compagnons dont la plupart étaient des gentilshommes anglais. Shirley eut sa première audience du Châh à Qazbin. Le roi, qui revenait du Khorassan après une campagne heureuse contre les Uzbeks, lui fit la réception la plus cordiale. Shirley ne prit pas le caractère d'ambassadeur ; il se donna comme un officier de fortune qui venait offrir au Châh ses services et ceux de ses compagnons. Grâce au crédit d'Aly-Verdy, commandant en chef de l'armée persane, il put braver les intrigues qui se formèrent contre lui et instruire un corps d'infanterie persane qui fût en état de tenir*

* Shirley offrit au roi six paires de pendants d'oreilles en émeraudes, deux bijoux ornés de topazes, une coupe en or émaillé, une salière, une coupe en cristal de roche dont le couvercle en argent doré représentait un dragon. Dix jours après l'audience, le roi lui envoya seize mules dont chacune portait quatre tapis en soie et en or, six tapis en soie unie et d'autres; quatorze chevaux et quatorze selles: deux étaient couvertes de plaques d'or incrustées de turquoises et de rubis, deux autres avaient des ornements en or uni. Les autres étaient recouvertes de velours. *The three brothers.* London 1825, page 74.

tête aux Janissaires et rendre Châh Abbas indépendant des caprices et de la turbulence des chefs des tribus qui constituaient le fond de son armée.

Puis, pour prouver au roi son entier dévouement, il proposa de lui ménager une alliance offensive et défensive avec les princes de l'Europe contre l'empire Ottoman. Comme gage de sa sincérité et de sa bonne foi, il offrait de laisser à la cour, avec cinq de ses compagnons, son frère Robert dont les talents militaires pourraient être d'un grand secours dans la campagne qui allait être entreprise.*

*Châh Abbas agréa cette proposition: il désigna même pour accompagner sir Anthony un des principaux personnages de sa cour, mais des considérations particulières et surtout la question de préséance le firent remplacer par un homme de condition médiocre nommé Husseïn Aly Beg**.*

* Le capitaine Powel qui fut plus tard créé chevalier par Jacques Ier, John Ward, John Parrot qui mourut à Lahore, Brookes et un canonnier anglais qui fut assassiné par un Italien sur la route du Khorassan. *Cartwright, Observations*, etc., page 70.

** Le portrait de Husseïn Aly Beg a été gravé à

Muni de lettres de créance pour les souverains de l'Europe, Shirley prit congé du roi qui résidait alors à Ispahan et se dirigea vers la Russie. Il arriva à Moscou après un très-pénible voyage de six mois, et pendant son séjour dans cette ville, il fut en butte aux mauvais procédés du gouvernement du Grand-Duc. On affecta de ne point lui reconnaître le caractère d'Ambassadeur; tous les honneurs et toutes les préférences furent accordés à son compagnon Husseïn Aly qui était placé sous ses ordres; les lettres dont il était porteur lui furent enlevées et furent ouvertes; enfin il lui fut formellement interdit d'avoir des relations avec les marchands anglais établis à Moscou.

Après un séjour de six mois, Shirley reçut l'autorisation de s'éloigner et l'ordre de se rendre à Arkhangel où il devait s'embarquer pour Stettin. Il arriva enfin à Prague dans l'automne de l'année 1600.

Sa réception par l'Empereur fut des plus honorables. Il fit une entrée solennelle, on lui prodigua les fêtes, et un carrosse attelé de

Prague par Sadeler en 1601. La reproduction de cette estampe se trouve placée en tête de ce volume.

*six chevaux fut mis à sa disposition pendant tout le temps de son séjour. Shirley refusa cependant les titres que l'empereur Rodolphe voulait lui accorder. Les propositions qu'il transmit de la part de Châh Abbas furent favorablement accueillies: pour y donner suite et pour arriver à la conclusion d'un traité, l'Empereur résolut d'accréditer un envoyé auprès de la personne de Châh Abbas *.*

Il désigna pour remplir cette mission Etienne Kakasch de Zalonkemeny. Je n'ai pu me procurer que peu de détails sur ce personnage. Je dois ceux que le lecteur trouvera ici, à l'extrême obligeance de M. d'Arneth, Conseiller aulique, Directeur des Archives de la Maison impériale, de la Cour et d'Etat,

* Sir Anthony Shirley ne retourna point en Perse. De Prague il se rendit à Rome, où il arriva au commencement d'avril 1601. Il alla ensuite à Venise, où il résida jusqu'en 1605. Il retourna à Prague et fut envoyé par Rodolphe en ambassade auprès de l'Empereur du Maroc. Il revint rendre compte de sa mission et entra ensuite au service du Roi d'Espagne. Il reçut le commandement de la flotte réunie en Sicile, qui, en 1609, devait opérer contre les Turcs. Créé comte par l'Empereur, chevalier de San Jago par le Roi d'Espagne, il mourut en Espagne après 1636.

Sadeler a gravé à Prague en 1601 un portrait de sir Anthony Shirley.

à Vienne. Ils sont contenus dans une supplique adressée par Kakasch à l'archiduchesse Marie, femme de l'archiduc Charles de Styrie et mère de Ferdinand II.

*Etienne Kakasch de Zalonkemeny**, doctor utriusque juris *et Conseiller provincial en Transylvanie, appartenait à une ancienne famille établie à Clausenbourg. Il avait rendu à Marie-Christine, fille de l'archiduchesse Marie et femme de Sigismond Bathory, des services signalés pendant le séjour de cette princesse en Transylvanie. Il avait embrassé le parti de la maison d'Autriche et s'était attiré ainsi l'inimitié de sa famille et celle d'un grand nombre de ses concitoyens. Ayant dû se résigner à abandonner sa patrie, il sollicita la protection de l'archiduchesse Marie pour vendre ses biens, recouvrer les sommes qui lui étaient dues et obtenir la permission de s'établir dans le Comté du Tyrol. La requête de Kakasch fut favorablement accueillie par l'archiduchesse. Le 16 août 1600 elle recommanda son protégé à la bienveillance de l'Empereur. Kakasch, dès*

* La supplique adressée à l'archiduchesse Marie porte comme signature : Stephan Khakhas von Salankhomeny.

le mois de septembre, obtenait un ordre écrit enjoignant au Voïvode de Transylvanie de faire droit à ses demandes et, de plus, l'autorisation d'acquérir des biens dans le Tyrol.

La faveur impériale ne se borna point à ces grâces; pour récompenser son dévouement à la maison d'Autriche et à la personne de l'archiduchesse Marie-Christine, Rodolphe II le désigna pour remplir une mission spéciale à la cour de Châh Abbas et pour répondre aux ouvertures faites par l'intermédiaire de sir Anthony Shirley. Kakasch prit à son service comme secrétaire un Saxon nommé Georges Tectander von der Jabel, petit-fils d'un Martin Tectander, disciple de Luther et de Mélanchton et qui avait prêché les doctrines de la réforme à Lauenstein, à Dresde et enfin à Meissen, où il paraît s'être définitivement établi.

A son retour de Perse, Tectander présenta à l'Empereur Rodolphe la relation de son voyage, et il paraît, d'après les pièces conservées aux archives impériales de Vienne, avoir eu de longs et désagréables démêlés avec la veuve de Kakasch qui lui réclamait les effets de son mari et surtout le sabre monté

en or donné par Châh Abbas à Tectander.

*La relation de l'*Iter Persicum *est devenue d'une extrême rareté. Une première édition très-fautive, donnant même d'une manière erronée l'itinéraire du retour, avait été publiée à l'insu de Tectander qui la désavoua. Il en fit paraître une nouvelle édition en 1609 à Altenbourg dans la province de Misnie. Elle est dédiée à Christian II, duc de Saxe, et aux princes Jean, Georges et Auguste, ducs de Saxe et margraves de Magdebourg. Cet ouvrage paraît avoir été goûté, car il en parut une autre édition l'année suivante*.*

* En voici le titre exact :

Iter Persicum,

Brève, mais non moins détaillée et véridique description du voyage en Perse, entrepris en l'année du Christ 1602, sur l'ordre de Sa Majesté Imp. et Rom., par le noble seigneur Etienne Kakasch de Zalonkemeny, gentilhomme de Transylvanie; continué et achevé après sa mort par son compagnon de voyage, George Tectander von der Jabel.

Contenant en outre le récit exact de tous les faits mémorables survenus en route, tant en Pologne, Lithuanie, Russie, à Moscou, en Tartarie dans les pays de Casan et d'Astarcan, sur la mer Caspienne, qu'en Perse et en Arménie et autres provinces d'Europe et d'Asie : tel qu'il fut rédigé par le susdit sieur Tectander von der Jabel à son retour à Prague et présenté à Sa Maj. Imp. et Rom. en l'année 1605, le 8 janvier. Revu et imprimé avec soin et orné de gravures, 1609. Imprimé à Altenbourg, en Misnie, aux dépens de Henning Gross jun.

*Elles sont devenues si difficiles à trouver que M. de Hormayr a cru devoir reproduire le récit de Tectander d'après le manuscrit de Vienne dans le Recueil géographique et historique dont il avait entrepris la publication *.*

Enfin M. Adelung a donné sur le voyage de Kakasch une longue notice dans l'ouvrage qu'il a consacré aux voyageurs en Russie jusqu'au commencement du XVIIIe *siècle **.*

J'ai supprimé dans la traduction que je publie aujourd'hui l'épître dédicatoire et les pièces de vers latins adressées à Tectander par ses amis à l'occasion de son heureux retour. Il m'a paru également inutile d'insérer le discours latin que Kakasch avait préparé et qu'il devait adresser à Châh Abbas. Il ressemble à tous les discours d'apparat du XVIe *siècle et ne contient aucun fait qui mérite d'être rapporté.*

J'ai cru devoir, par contre, insérer dans l'appendice les deux lettres écrites de Moscou par Kakasch à Wolf Unverzagt, les paroles

* Archive für Geographie, Historie, Staats-und Kriegskunst. Jahrgang, 1819, nº 11, 12, 27, 29, 37, 39, 40, 41.

** Uebersicht der Reisenden in Russland bis 1700, von Adelung. St-Petersburg, 1846. Tome II. pag. 127-136.

adressées par Kakasch au Grand-Duc Boris, la lettre du Grand-Duc à l'empereur Rodolphe et enfin un extrait du rapport envoyé au chancelier Jean Barvitius par l'ambassadeur Henri de Logau sous la date du 6 novembre 1604.

Je dois également la communication de ces curieux documents à l'obligeance si éprouvée de M. d'Arneth et je le prie de recevoir ici les expressions de mes plus vifs remerciements.

Nous n'avons en français, sur l'état de la Russie au commencement du XVIIe *siècle, que la relation de Margeret* *.

Les documents écrits par nos compatriotes sur la Perse nous font absolument défaut pour cette époque. Je crois donc utile de donner en terminant les titres de quelques ouvrages qui fournissent des détails sur les

* Estat de l'empire de Russie et grande-duché de Moscovie, avec ce qui s'y est passé de plus mémorable et tragique, pendant le règne de quatre Empereurs : à sçavoir depuis l'an 1590 jusques en l'an 1606, en septembre, par le capitaine Margeret. Paris, Mathieu Guillemot, 1607.

Une nouvelle édition parut en 1669 chez Jacques Langlais. M. J. Klaproth la fit réimprimer page pour page en 1821. Enfin M. Henri Chevreul en donna chez L. Potier, en 1855, une édition précédée d'une notice biographique et bibliographique.

premières années du règne de Châh Abbas et sur les relations de ce monarque avec les princes de l'Europe.

A new and large discourse of the travels of sir Anthony Shirley, Knight, by sea and overland to the Persian Empire, written by William Parry, gentleman who accompanied sir Anthony in his travels. London, printed by Valentine Simmes, for Felix Norton 1601 *.

John Cartwright, observations in his voyage from Alepo to Hispaan and back again, about 1603, and returne by the way of Persia, Susiana, Chaldea, Assyria and Arabia.

Sir Anthony Shirley, his relation of his travels into Persia, penned by sir Anthony Shirley and recommended to his brother Sr Robert Shirley being now in prosecution of the like honourable imployment. London, printed for Nathaniell Bulter and Joseph Bagfett, 1613.

* Un extrait de la relation de Parry a paru dans le recueil publié à Paris en 1651, chez Aug. Courbé, et qui a pour titre : *Relations véritables et curieuses de l'Isle de Madagascar et du Brésil*, etc. A la fin du volume se trouve : Relation d'un voyage de Perse faict ès années 1598 et 1599 par un gentilhomme de la suite du seigneur Scierley, ambassadeur du roi d'Angleterre.

The three English Brothers. Sir Thomas Shirley, his travels with his three years imprisonement in Turkie, his inlargement by His Majesties letters to the great Turke; and lastly his safe return to England, this present yeare, 1607.

Sir Anthony Shirley his Embassy to the Christian princes. Master Robert Shirley, his wars against the Turkes, with his marriage to the Emperor of Persia his niece. London printed and are to be sold by John Stodgetts in Paules Church Yard, 1607.

The three brothers; or the travels and adventures of sir Anthony, sir Robert and sir Thomas Sherley in Persia, Russia, Turkey, Spain, with portraits, London, 1825, in-12.

The Sherley Brothers, an historical memoir of the lives of sir Thomas Sherley, sir Anthony Shirley, and sir Robert Shirley, Knights, By one of the same house. Chiswick, 1848, in-4°.

Stemmata Shirleiana: or the annals of the Shirley family, lords of Nether Etindon in the County of Warwick and of Shirley in the County of Derby (by Evelin Philip Shirley), London, 1873, in-4°.

Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le Roi de Perse Châh Abbas contre les Empereurs de Turquie Mahomet et Ahmet, son fils, etc., par le P. Fr. Anthoine de Gouvea, religieux du mesme ordre, recteur du Collége de Saint-Augustin de Goa, traduit de l'original portugais imprimé à Lisbonne. A Rouen, chez Nicolas Loyselet, 1646, in-4°.

L'Ambassade de D. Garcias de Silva Figueroa en Perse, contenant la politique de ce grand Empire, les mœurs du Roy Châh Abbas, etc., traduite de l'espagnol par M. de Wicquefort. Paris, chez Louis Billaine, 1667, in-4°.

Relation du voyage de Perse et des Indes orientales. Traduite de l'anglais de Thomas Herbert. Paris, Jean Du Puis, 1663.

Delle Conditione di Abbas, Re di Persia del Sig. Pietro della Valle il Pellegrino. Venetia, 1628, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre suivant : *Histoire apologétique d'Abbas, roy de Perse,* traduite de l'italien de M. P. de la Valée, par J. Baudoin. Paris, 1631, in-12.

Les planches qui ornent la relation du

voyage en Perse sont au nombre de sept, elles représentent des vues de Breslau, de Grodna, de Wilna et de Moscou, des costumes moscovites, tartares et persans, et la cérémonie de l'audience accordée par le grand-duc de Moscovie à l'ambassadeur Henri de Logau.

Elles sont copiées sur des gravures insérées dans différents ouvrages du XVIe *siècle et leur manque d'originalité m'a déterminé à ne faire reproduire aucune d'elles.*





ITER PERSICUM

Notre très-gracieux souverain Sa Majesté Impériale et Royale Rodolphe II, roi de Hongrie et de Bohême, ayant, en l'année 1600, reçu de la part du très-haut et très-puissant seigneur et roi de Perse, Châh Abbas, deux ambassadeurs, dont l'un, Hassan Ala Bey (1), était originaire d'une ancienne famille noble de Perse, et l'autre, Antonius Shirley, appartenait à une famille distinguée de l'Angleterre, résolut de répondre gracieusement à cette ambassade. Il daigna distinguer et choisir, pour l'accomplissement de cette mission, le noble seigneur Etienne Kakasch de Zalonkemeny, gentilhomme de Transylvanie. Celui-ci reçut ses lettres de créance en l'année 1602 et il commença son voyage le 27 août de la même an-

née ; le 25 du même mois, à la recommandation du Dr Kremer, conseiller impérial à la Cour d'Appel, il m'avait choisi, moi, Georges Tectander von der Jabel, pour entrer à son service.

Après avoir quitté Prague, nous traversâmes la Silésie, la Pologne, la Massovie, la Lithuanie et la Russie blanche. Schweidnitz (en Silésie) est la première ville que nous rencontrâmes sur notre route ; elle renferme de beaux édifices et elle est entourée de murs et de fossés. On y conserve l'épée d'un ancien duc, longue d'environ quatre aunes : un homme a peine à la soulever. On y voit aussi un énorme canon.

Nous partîmes de Schweidnitz le 31 du même mois et nous arrivâmes le 1er septembre à Breslau. C'est une grande ville que l'on compte parmi les plus importantes et les plus belles de l'Allemagne. Le lendemain, nous atteignîmes Oelsse où réside le prince Charles de Munsterberg.

Le 3 septembre, nous arrivâmes à Wartenberg (2), résidence du burgrave Abraham, baron de Dohna. Il avait été autrefois envoyé par Sa Majesté Impériale et Romaine, en qualité d'ambassadeur à Moscou. Messire Etienne Kakasch lui fit une visite, s'entretint avec lui de son voyage et reçut de lui

une lettre pour le chancelier du grand-duc de Moscovie.

Le lendemain, 4 septembre, l'ambassadeur arriva à Welon (3), qui dépend du royaume de Pologne, et le 5 septembre à Chyestacoa (4); on voit, à environ un quart de mille de cette petite ville, une fort belle abbaye, lieu de pèlerinage très-fréquenté. L'ambassadeur visita l'église et se rendit par le plus court chemin à Cracovie, où il arriva le 6 septembre.

Cette ville, située sur la Vistule, est la capitale de la Pologne. La cour y réside; on y voit un beau château royal, bâti sur une colline fortifiée où se trouvent en outre trois églises. L'une d'elles est la cathédrale; le matin et le soir, à différentes heures, trois cents chanoines sont tenus d'y chanter les offices. L'évêque de Cracovie a un revenu annuel de plus de soixante mille couronnes, et les principaux d'entre les chanoines possèdent, pour la plupart, des villages et des terres.

La ville de Cracovie se divise en trois parties : la première s'appelle Cracovie, la seconde Casimir, du nom d'un ancien roi, et la troisième Clepardia. Dans la cathédrale on voit un autel en argent massif, le tombeau de saint Stanislas, et la main droite de

ce saint enchâssée dans de l'or ; cette relique est l'objet d'une grande dévotion.

Le lendemain, 10 septembre, l'ambassadeur impérial obtint du roi de Pologne un passe-port et une escorte pour traverser la Massovie, la Lithuanie et la Russie blanche. Il n'en courut pas moins bien des dangers en traversant ces contrées, tant du fait du service de la poste qu'à cause des gens de guerre et des Cosaques qui, depuis la campagne des Suédois en Livonie, parcouraient le pays en tous sens.

Le 14 septembre, nous entrâmes à Varsovie, capitale de la Massovie ; c'est une belle ville, pas trop grande ; l'on y voit, comme à Cracovie, un beau château royal au pied duquel coule la Vistule. On traverse ce fleuve sur un superbe pont en bois qui n'a pas son pareil au monde. De là, nous nous rendîmes, le 20 septembre, à Grodna ; le roi Etienne Bathory y a fait construire une belle maison au bord de la rivière Weretzsch. A partir de Grodna, nous fûmes exposés à de grands dangers à cause de la peste, et nous dûmes passer plusieurs nuits dans les bois sans boire ni manger. Nous arrivâmes, le 29 septembre, à Wildow (5). En route, nous tombâmes deux fois entre les mains des Cosaques : c'est une vilaine race de pillards. Ils

arrivèrent sur nous au grand galop, le fusil armé, mais ils ne nous firent aucun mal parce que mon maître avait imaginé de se faire passer pour un capitaine envoyé au camp auprès du grand chancelier ; nous leur fîmes en outre voir le passe-port du roi que mon maître portait sur lui.

Wilna est une très-grande ville, à cent dix milles de Cracovie. On y trouve un évêché important et un collége des jésuites. Le roi y entretient quelques milliers de Tartares qui demeurent aux environs de la ville (6). On en choisit un certain nombre pour former l'escorte qui devait nous aider à passer en sûreté au milieu des Cosaques.

De Wilna nous nous dirigeâmes sur Moscou en passant par une ville nommée Winsko (7), qui fait encore partie du royaume de Pologne. Elle est construite entièrement en bois et ses habitants sont les gens les plus méchants, les plus intraitables et les plus pervers que l'on puisse trouver. Le gouverneur ou Staroste nous fit demander d'où nous venions et où nous allions. Mon maître lui fit répondre qu'il était ambassadeur de l'empereur des Romains auprès du grand-duc de Moscovie. Sur cette réponse, on se moqua de nous en demandant si l'empereur des Romains ne

pouvait pas avoir pour ami un souverain plus puissant que le Moscovite.

Le 6 octobre suivant, l'ambassadeur arriva heureusement, avec l'aide de Dieu, à Orsa (8); le voïvode de cette ville, qu'il connaissait déjà, le reçut amicalement et le traita fort bien. Nous dûmes attendre là huit jours jusqu'à ce que l'on eût envoyé à Smolensk, ville frontière des États moscovites, un messager pour prévenir de notre arrivée; car on était exposé à de grands dangers en passant la frontière sans s'être fait annoncer.

Le 15 octobre, nous partîmes d'Orsa et le même jour nous fîmes sept milles jusqu'au village de Baïova (9) où nous passâmes la nuit. Le lendemain, de bonne heure, nous traversâmes une forêt nommée Vata, située au bord d'une rivière qui sépare la Russie blanche (appartenant à la Pologne) du pays des Moscovites. Aussi cet endroit est-il appelé par les Russes Ranitza ou Granitz (10). Là, un cavalier moscovite se porta rapidement au-devant de nous et demanda si nous formions l'ambassade de l'empereur des Romains. Sur notre réponse affirmative, il descendit de cheval, et, suivant la mode de son pays, il courba la tête jusqu'à terre pour nous saluer. Puis, il nous pria de nous arrêter, d'attendre un moment et il rentra en toute hâte dans la forêt.

Nous attendîmes ainsi une bonne heure à moitié gelés à cause du froid et de la tempête (il avait plu et neigé toute la journée), et l'ambassadeur commençait à s'irriter de ce retard, quand nous vîmes arriver douze cavaliers magnifiquement vêtus et qui paraissaient être des personnages d'importance. Cinq d'entre eux portaient au pommeau de la selle de petites timbales qu'ils battaient, six autres sifflaient. C'est une coutume presque générale chez les Moscovites, quand ils vont à cheval, que les nobles et les gens de guerre renommés pour leur bravoure, suspendent au pommeau de leur selle de ces petites timbales qui servent à les distinguer du commun des soldats. Ils ont aussi l'habitude, dans leurs courses à cheval, de siffler, sans l'aide d'aucun instrument, d'une façon si perçante et si aiguë, qu'on les entend de très-loin. Dès leur jeunesse, ils apprennent, par de longs et pénibles exercices, à siffler de la sorte.

Quand ces timbaliers se furent approchés de nous, ils sautèrent à bas de leurs chevaux et le plus considérable d'entre eux, un homme d'un certain âge qui, d'après ses vêtements, paraissait être un personnage de haute distinction, s'avança vers nous; l'ambassadeur impérial alla au-devant de lui et quand ils furent arrivés à un pas l'un de l'autre, le Moscovite

courba la tête et toucha la terre de sa main droite. Tous ses compagnons firent de même et nous saluèrent ainsi. Le Moscovite demanda ensuite quel était le nom de l'ambassadeur impérial, et quand il l'eut appris par l'interprète, il nous parla en ces termes: « Seigneur Stephanus, que Dieu donne une longue vie au grand empereur de toutes les Russies, Boris Fédorovitch, au souverain de si nombreux et de si grands peuples, terres et royaumes; c'est en son nom que le voïvode de Smolensk m'envoie vers toi pour te prier d'entrer sur nos terres. »

C'est par ces paroles que nous accueillit le Moscovite. L'ambassadeur lui répondit en peu de mots qu'il avait entrepris ce long voyage parce qu'il était décidé à ne rien négliger, jusqu'à ce qu'avec l'aide de Dieu il fût arrivé auprès de la personne même de S. A. le Grand-Duc. Il ajouta que, par la grâce de Dieu, il était heureusement arrivé jusqu'en ce pays, en bonne santé, ainsi que tous les siens, qu'il était disposé à accompagner les Moscovites et que, comme de juste, il les suivrait partout où ils le conduiraient, et qu'il était heureux, de son côté, de les avoir trouvés en bonne santé. Il s'informa ensuite de la santé de S. A. le Grand-Duc, de celle de S. A. la Grande-Duchesse et de LL. AA.

les Princes et Princesses, enfin de celle du voïvode lui-même.

Après qu'on eut accompli de part et d'autre les politesses d'usage, que d'ailleurs les Moscovites connaissent fort mal, ils remontèrent à cheval et nous dans notre voiture, et quand on eut fait quelques pas, ils tirèrent des coups de fusil en signe de réjouissance. Nous, de notre côté, nous fîmes de même, ce qui leur causa une grande satisfaction, comme ils nous le firent savoir par l'interprète. Ils dirent que c'était une marque de la joie que nous éprouvions d'être arrivés dans les États de leur empereur (c'est ainsi qu'ils appellent leur prince). Nous passâmes la nuit suivante dans le village voisin où, comme nous l'avons dit plus haut, ils avaient attendu notre arrivée. Le lendemain matin, au moment où nous allions nous mettre en route, il tomba une pluie mêlée de neige d'une violence extraordinaire. Malgré ce temps affreux nous fûmes obligés de partir : d'ailleurs, le voyage de cet endroit jusqu'à Moscou est pénible, même dans la belle saison, à cause des mauvais chemins et de la quantité d'endroits où la route est établie à l'aide de troncs et de branches d'arbres. Il y a plus de six cents passages de ce genre; parfois, ils ont une longueur de plus d'un

mille, et souvent ils sont en très-mauvais état.

Le 19 octobre, nous arrivâmes à Smolensk, situé à deux milles allemands de la forêt de Vata ou de Granitza où avait eu lieu notre réception. C'est une ville grande, vaste, très-populeuse, entièrement construite en bois et entourée, depuis six ans seulement, d'une muraille en pierre; elle s'élève sur les bords du fleuve Neper (11) ou Borysthène qui la divise en deux parties. Smolensk dépendait autrefois de la couronne de Pologne; elle a été cédée aux Moscovites sous le règne du roi Etienne Bathory, pour sceller la paix entre les Polonais et les Moscovites. Nous avons dû attendre trois jours dans cette ville, jusqu'à ce que le voïvode Kniez Nickita Romanovitch Trubensko, homme d'un certain âge et l'un des conseillers les plus influents du grand-duc, nous eut fait envoyer les chevaux et les voitures nécessaires à la continuation de notre voyage. Un grand nombre de nobles, dont beaucoup étaient à cheval, vint nous recevoir à une certaine distance de Smolensk et nous y conduisit en tirant des coups de fusil. Aucun d'eux n'avait le droit de nous parler, à l'exception de deux, auxquels on donnait le nom de pristaf (*curatores vel provisores*), et qui étaient spécialement désignés

pour nous recevoir. Pendant tout le temps que nous avons passé sur le territoire moscovite, nous avons pu constater cette coutume, ainsi que d'autres l'avaient fait avant nous. Les Moscovites sont si attachés à cet usage, qu'il a, pour ainsi dire, force de loi chez eux et que personne n'adresse la parole à un ambassadeur ou à un envoyé. Le motif de cette conduite est peut-être la crainte que la dignité du grand-duc ne soit atteinte, si quelqu'un d'autre que lui entrait en conversation avec les ambassadeurs qui lui sont envoyés; ou bien redoutent-ils de ne pas savoir leur parler comme il convient; ou bien encore, appréhendent-ils que si les ambassadeurs pouvaient s'entretenir avec tout le monde, beaucoup de choses secrètes viendraient à être découvertes et divulguées. L'ambassadeur se montra fort irrité du retard que subissait notre voyage et il insista vivement, par l'intermédiaire du curateur, pour que le voïvode accélérât notre départ. Le 21 octobre on envoya enfin six voitures à notre logis: l'une était pour l'usage particulier de l'ambassadeur, les autres devaient nous porter deux par deux avec nos bagages; la voiture de l'ambassadeur était attelée de deux chevaux, les autres n'en avaient qu'un, selon la coutume des Moscovites.

A notre départ de Smolensk, on attacha à notre service deux pristafs et quelques autres personnes pour nous procurer ce dont nous aurions besoin pendant la route. Nos voitures furent bien pourvues de provisions, telles que bière, hydromel, eau-de-vie, pain, viande et poisson. Notre escorte nous fit faire de nombreux et inutiles détours, afin de retarder notre arrivée à Moscou. A mon avis, on agissait ainsi par crainte de la peste qui sévissait dans les pays d'où nous venions. Mais on persuada à l'ambassadeur par des mensonges (car ce peuple est naturellement porté au mensonge, à la tromperie et à toutes sortes de vices), qu'on se conformait à l'ordre du grand-duc, afin que l'ambassadeur ne fût pas incommodé et que le voyage se fît sans fatigue pour lui. Bien que nous fussions en état de faire facilement sept milles par jour, nous n'en faisions pas plus de trois ou quatre. L'ambassadeur ne fut pas dupe de leurs mauvaises excuses, mais il dut se résigner et laisser faire. Entre Smolensk et Moscou, le pays est plat; à tout moment, nous trouvions des chemins construits avec des abatis d'arbres, de profonds marais couverts de roseaux, de grandes forêts, des fondrières à moitié gelées, mais sans que la glace en fût assez solide pour nous porter.

Le soir qui suivit notre départ, nous arrivâmes à un couvent de l'ordre de saint Basile (12), habité par des moines moscovites. Nous y avons passé la nuit; à notre arrivée, les moines étaient occupés à chanter les heures dans l'église élevée, selon leur coutume, de quelques degrés au-dessus du sol. L'ambassadeur monta par hasard pour faire sa prière à l'église, pensant qu'il était d'usage, comme chez nous, que chacun y entrât à sa volonté. Mais quand les moines s'aperçurent de sa présence, ils le regardèrent de travers et dès qu'ils eurent achevé leurs cérémonies, l'un d'eux vint au-devant de lui et lui demanda, par l'intermédiaire de l'interprète, ce qu'il venait faire dans leur église et qui lui avait ordonné ou même permis d'entrer en ce lieu saint. Il s'informa, de plus, s'il portait une croix sur lui et s'il était chrétien. L'ambassadeur impérial lui fit répondre qu'il avait dû supposer que l'église était ouverte à tout le monde pour y prier, qu'à la vérité il ne portait aucune croix matérielle mais qu'il en avait une spirituelle gravée en son cœur; toutefois, afin que le moine pût voir que lui aussi était chrétien, il lui montra une croix en or qu'il avait l'habitude de porter suspendue à son cou. Dès que le moine vit cette croix, il la baisa et se déclara satisfait. Il

demanda une aumône à l'ambassadeur et se retira.

Quatre jours après nous arrivâmes à Darabousa (13), qui est la première ville de la Moscovie et où se trouve un blockhaus en bois; le lendemain nous atteignîmes une autre petite ville appelée Corvo-Saymisia (14), et le 27 octobre une troisième, un peu plus considérable que les deux autres et appelée Borissova (15). Durant tout ce voyage, on ne nous a pas une seule fois logés dans les villes, mais toujours dans les faubourgs, et il ne nous fut jamais permis de sortir de notre logis et de circuler librement.

Le 29 octobre nous arrivâmes à Mosaïsko (16), ville assez importante; elle s'appelle en moscovite Saint-Nicolas, parce que ce saint y est considéré et vénéré comme le patron de la ville. On dit qu'il se fait beaucoup de miracles dans ses églises; aussi de nombreux pèlerins y affluent-ils de tous côtés. Nous dûmes rester en cet endroit six jours, contre notre gré. Le grand-duc avait appris que la peste régnait dans la Lithuanie que nous avions traversée; il savait, en outre, par la lettre que l'ambassadeur avait écrite d'Orsa à son chancelier que nous nous rendions en Perse et que l'ambassadeur impérial envoyé au grand-duc de Moscovie était déjà en route.

Il y avait trois jours que nous étions arrêtés en cet endroit, lorsque le chef de notre escorte vint, sur un ordre qu'il prétendait avoir reçu du grand-duc, poser diverses questions à l'ambassadeur : 1° Quelles étaient les villes que nous avions traversées pendant tout notre voyage? L'ambassadeur les énuméra sans en omettre aucune, et ce fut là sans doute la raison de notre retard, parce que l'on savait que plusieurs de ces villes étaient infestées par la peste. 2° Il lui demanda si l'autre ambassadeur impérial * arriverait bientôt, quel était le principal but de sa mission, et 3° quels étaient les présents qu'il apportait.

Mon maître lui répondit que l'autre ambassadeur viendrait bientôt, mais que lui-même ne pouvait pas savoir ce qu'il aurait à traiter, parce que cela ne regardait pas sa propre mission; que cependant il avait entendu dire qu'il était envoyé dans le seul but d'entretenir des rapports d'amitié et de mutuelle considération entre les deux souverains. Le grand-duc ayant dans le cours de ces dernières années envoyé plusieurs ambassades auprès de l'empereur, Sa Majesté Impériale, qui avait pour tous les souverains chrétiens des sentiments

* Henri, baron de Logau.

affectueux et bienveillants, n'avait pas voulu négliger de répondre à cette démarche et dans cette intention elle envoyait également une ambassade.

Quant à ce qui regardait le troisième point, mon maître dit qu'il était facile de supposer qu'une ambassade aussi importante envoyée par un empereur romain n'arriverait pas sans cadeaux et sans présents. Mais que, pour lui, il n'avait pas jugé convenable de s'en informer. Cette réponse laconique ne satisfit pas entièrement le Moscovite. Il renouvela ses questions le lendemain. Il s'informa par-dessus tout des cadeaux que l'ambassadeur devait apporter. Notre maître ne pouvait assez s'émerveiller de l'insanité de ces gens et de ce qu'ils ne pouvaient dissimuler leur insatiable avarice et leur avidité à recevoir des présents.

Nous avions séjourné assez longtemps à Mosaïsko, lorsque l'estafette envoyée le 5 novembre au grand-duc revint de Moscou et nous ordonna de poursuivre notre voyage; le 6 de ce même mois, nous nous mîmes en route pour Moscou, éloigné de dix-sept milles de l'endroit où nous nous trouvions. Le jour suivant nous arrivâmes à Visova, petite ville où se trouve un beau château construit en pierre, dans une situation particu-

lièrement gaie et agréable. C'était la résidence du grand-duc actuel Boris Fédorovitch avant son avénement au pouvoir. Il n'a point une origine princière, quoiqu'il appartienne à une famille noble et distinguée. Sa haute intelligence et son habileté et aussi la faveur du sort l'ont élevé à la dignité de grand-duc. Il y parvint surtout, grâce à son mariage avec la sœur de son prédécesseur Fédor Ivanovitch, fils du grand tyran Ivan Vassilovitch (17). Ce souverain, homme simple et pieux, le nomma grand maréchal de tout le pays et lui abandonna la charge du gouvernement. Il fut, dit-on, récompensé de ces marques de confiance par le poison. De ses deux frères, l'aîné, nommé Jean, fut tué par son père à coups de bâton en l'année 1581 ; le cadet, nommé Démétrius, fut envoyé en exil ou assassiné et le prince actuel fut alors élu grand-duc à cause de l'attachement que le peuple lui témoignait.

Le 9 novembre nous arrivâmes, avec l'aide de Dieu, à Moscou vers deux heures de l'après-midi. Un grand nombre de Moscovites de distinction étaient venus au-devant de nous, à un mille de la ville, et ils nous accompagnèrent jusqu'à notre logis, où tout était bien disposé et décoré pour le mieux. A partir de ce moment, il nous fut interdit de sor-

tir et de visiter la ville; on nous fit, au contraire, surveiller et on nous apporta à notre logis ce que nous désirions acheter et ce qui nous était nécessaire pour notre nourriture, c'est-à-dire de l'hydromel, de la bière, de l'eau-de-vie, de la viande, du pain, du beurre, des œufs et des poulets et autres choses dont nous avions besoin. Nous vivions aux frais du grand-duc, qui nous envoyait, tous les jours, avec abondance, tout ce qu'il nous fallait pour notre ordinaire, de sorte que nous ne manquions de rien.

Le 27 novembre, mon maître, l'ambassadeur impérial, fut reçu en audience par le grand-duc Boris Fédorovitch. Dès le matin, on avait envoyé à notre logis neuf beaux chevaux magnifiquement harnachés; l'un d'eux avait une superbe housse de velours rouge brodé d'or et les harnais garnis d'argent étaient ornés de pierres précieuses; les autres chevaux que nous montions étaient moins beaux, mais ils étaient cependant richement caparaçonnés. Au bout de deux heures, notre *provisor* vint nous chercher pour nous conduire au palais. C'était un homme âgé, d'une famille distinguée et d'un rang élevé; il était superbement vêtu et il était accompagné par quelques autres seigneurs moscovites, également très-bien ha-

billés, montés sur de beaux chevaux et qui s'arrêtèrent devant la maison. Le palais où nous fûmes conduits était orné de tapisseries et de magnifiques tableaux; à droite se trouvait une crédence chargée de pièces de vaisselle d'or et d'argent si grandes et si nombreuses qu'on ne saurait les décrire. Quand nous fîmes notre entrée à cheval dans le château, on sonna une grosse cloche placée au milieu de la cour à si faible hauteur, qu'elle n'est pas à plus de quinze aunes au-dessus du niveau du sol.

Depuis notre logis jusqu'au palais nous avions passé au milieu d'une haie formée par des soldats portant des mousquets et dont les armes étaient chargées. Nous arrivâmes tous ensemble dans la salle d'audience. Au fond, vis-à-vis de la porte, se trouvait le trône, élevé de quatre degrés au-dessus du plancher, et à gauche, à la même hauteur, était un autre siége pour le fils du grand-duc. Le grand-duc était assis sur le trône dans tout l'appareil de la souveraineté. Il portait une couronne d'or, une robe de brocart d'or tombant jusqu'aux pieds; il avait à la main un bâton en bois noir incrusté d'or et il le tenait comme un sceptre (18). Son fils portait une robe mouchetée ressemblant à une peau de lynx. Deux heyduques vêtus de blanc et ayant une halle-

barde à la main, se tenaient de chaque côté du trône. Tout autour et formant un cercle, étaient assis les conseillers, tous magnifiquement habillés et portant des bonnets en peaux de renard noir. Après que l'ambassadeur eut fait au grand-duc la révérence prescrite par l'étiquette, qu'il lui eut remis ses lettres de créance et qu'il eut fait son discours, le grand-duc se leva et demanda des nouvelles du très-puissant empereur Rodolphe et de ses nobles frères, et il s'informa s'ils étaient en parfaite santé. L'ambassadeur répondit que, grâce à Dieu, Sa Majesté Impériale jouissait d'une très-bonne santé. Le jeune prince fit les mêmes questions, puis l'on nous congédia.

On nous reconduisit à notre logis avec le cérémonial décrit plus haut. Moins d'une heure après, plus de quarante personnes vinrent nous apporter différents plats et différentes boissons provenant de la table du grand-duc et, pour nous faire honneur, ils nous les offrirent en son nom ; dans la suite nous fûmes très-bien traités. Après l'audience nous séjournâmes encore à Moscou quatre semaines, pendant lesquelles mon maître se prépara au voyage de Perse. Il nous fit habiller et il engagea encore trois serviteurs, parmi lesquels se trouvait un organiste musicien, qui avait avec lui son régale (19). Après la mort

de mon maître et celle de ce musicien, je remis au roi de Perse ce régale, sept timbres de zibeline et quelques autres objets. Je le fis parce que ces présents lui avaient été annoncés, quoique, à la vérité, j'eusse préféré suivre l'ordre de mon maître qui m'avait dit de les vendre en cas de besoin. Mais mon *provisor* m'a toujours conseillé de ne pas le faire. Le régale fit grand plaisir au roi de Perse, quoiqu'il en jouât sans art, et l'ambassadeur actuel en remerciera certainement Votre Majesté.

Moscou est une ville très-populeuse, et d'après ce que l'on nous a rapporté, elle peut contenir cinq millions (20) d'habitants. Il n'y a peut-être pas une ville d'Allemagne qui lui soit comparable. Elle a quatre milles d'Allemagne de tour, et elle comprend trois villes: la première est entourée d'une solide muraille bastionnée, construite en bois, d'une hauteur de quinze aunes, et coupée en deux endroits par la rivière de la Moskova qui lui donne son nom. La deuxième, la ville intérieure, est entourée d'un mur assez fort; la troisième est formée par le château royal qui se trouve au centre; elle est également entourée d'un mur et, de plus, d'un fossé profond. On trouve dans cette ville plus de mille cinq cents églises ou monastères; deux de ces églises, qui se trouvent dans l'enceinte du châ-

teau sont très-belles; elles servent de lieu de sépulture aux anciens grands-ducs de Moscovie. Elles ont sept tours avec des coupoles dorées qui ont dû coûter plusieurs tonnes d'or; on y voit aussi de belles et grosses cloches dont l'une surpasse de beaucoup, tant pour la grandeur que pour la beauté du son, celle d'Erfurt. Sur la place, devant la porte du château, il y a deux pièces d'artillerie si grosses qu'un homme pourrait y entrer aisément. Les maisons et les bâtiments sont, pour la plupart, grossièrement construits en bois et ne se trouvent pas, comme chez nous, les uns à côté des autres. Presque toutes les chambres ont de grands poêles et il n'y a pas de vitres aux fenêtres (21).

La Moscovie est un pays sauvage, désert, marécageux, couvert de broussailles, et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, coupé par des marais que l'on traverse sur des routes faites avec des abatis d'arbre. Il est si bien fermé à tout accès qu'il est impossible d'y entrer et d'en sortir secrètement, sans une permission ou un sauf-conduit du grand-duc. En hiver, il y règne un froid terrible et une neige épaisse couvre le sol. On n'y trouve pas de raisin, peu de fruits, excepté des pommes importées à Moscou par des Allemands, mais elles sont très-rares. Quant aux

grains, tel que l'avoine, l'orge et le froment, les Moscovites en ont parfois en abondance; mais, si une année la récolte vient à manquer, il en résulte une grande famine dans le pays, comme cela est arrivé de notre temps où plusieurs milliers de personnes sont mortes de faim dans la ville de Moscou et aux environs. Un fait presque incroyable, mais que nous tenons de source certaine, c'est que des boulangers de la ville vendirent à différentes reprises une espèce de gâteau (appelé pirogen et pareil à nos *pfannkuchen*) (22) où la viande qui y entre d'ordinaire était remplacée par de la chair humaine provenant de cadavres qu'ils avaient volés et coupés en morceaux. Quand le fait fut connu, beaucoup d'entre eux furent cités en justice. La famine était si grande que, chose presque incroyable mais vraie, on a dû manger des animaux impurs, tels que des chiens et des chats.

La campagne n'offrait pas plus de sécurité que la ville, comme nous avons pu en juger pendant notre voyage; nous avons traversé beaucoup de beaux villages entièrement déserts, car les habitants qui n'étaient pas morts de faim avaient été massacrés par des brigands. On pourrait en dire bien plus long sur ce sujet. Le pays, d'ailleurs, est grand et vaste, il s'étend, en y comprenant les terri-

toires tartares, tcheremisses et nogaïs (que les Moscovites ont en partie conquis), sur une longueur de cinq cent cinquante milles d'Allemagne jusqu'à la mer Caspienne ou Hyrcanienne et, en largeur, jusqu'aux monts Gordiens (23). C'est une terre inculte, peu de villes et rien autre que le désert; on peut parcourir vingt ou trente milles et, chez les Nogaïs, jusqu'à trois cents milles, sans rencontrer une ville ou un village, à l'exception des trois postes frontières qui ont été bâtis par les Moscovites au bord du Volga, pour arrêter les Tartares. Il en sera question plus loin.

Je vais exposer, maintenant, tout ce que j'ai pu apprendre de la religion et du culte des Moscovites. Ces derniers, ainsi que tous ceux qui professent la même religion qu'eux, veulent être considérés comme les meilleurs et les plus fidèles des chrétiens. Quant à nous, ils ne nous reconnaissent pas comme chrétiens, mais ils nous appellent tout simplement *paganos*, ce qui signifie païens. Et pourtant ils ne sont que de méchants épicuriens, des gens si pervers, si trompeurs et si menteurs, que l'on ne saurait assez le répéter, et nous avons pu en faire l'expérience pendant les six mois que nous avons passés au milieu d'eux. A mon avis, il n'y a pas un pays au monde où la paillardise et la luxure

soient aussi communes. Autant que j'ai pu m'en assurer, ils n'observent guère les dix commandements de Dieu et ils ne punissent que légèrement ceux qui les transgressent. Un meurtrier ou tout autre malfaiteur est puni de son crime par une, deux ou trois années de prison, et après avoir subi sa peine, il est pire qu'avant. La plupart des habitants sont réduits à l'état de serfs et si l'un d'eux lève la main contre son maître ou encourt quelque punition, son maître peut le tuer ou en faire ce qu'il lui plaît. Ils se disent Pauliniens et professent, autant que j'ai pu m'en rendre compte, la doctrine corrompue des Grecs (*Græcam fidem corruptam*). Ils bâtissent, comme je l'ai déjà dit, leurs temples et leurs églises sur des hauteurs et à peu près à la manière des Turcs, c'est-à-dire avec trois ou cinq coupoles sur lesquelles ils placent de grandes croix triples symbolisant la sainte Trinité. Quand ils passent devant une de ces églises, ils font le signe de la croix et se frappent la tête en l'inclinant. Ils ont un grand nombre de cloches qu'ils sonnent d'une façon toute différente de la nôtre en les frappant alternativement avec un battant. On ne trouve dans leurs églises ni siéges ni bancs; extérieurement, tout le pourtour est occupé par une galerie couverte. Le mur de

l'église est percé d'une quantité de petites fenêtres étroites, et c'est en regardant à travers ces fenêtres ou en se tenant devant les portes que les fidèles récitent leurs prières et font le signe de la croix. Les gens riches achètent dans les églises des images qu'ils ornent en les entourant de petites tablettes peintes et de cierges. En allumant ces derniers, ils mettent souvent le feu à la maison *.

Chaque famille, qu'elle soit pauvre ou riche, a dans sa maison, accrochée au-dessus de la table, son idole peinte sur une tablette. Elle représente saint Nicolas ou saint Basile, les quatre archanges ou d'autres encore, car les saints qu'ils adorent sont innombrables. Une fois bénies par le prêtre, ces images sont considérées comme des personnes vivantes, et de cette manière chacun peut s'acheter un dieu particulier; il s'en vend une très-grande quantité dans les marchés. Quand les Moscovites entrent dans une chambre ils ont pour habitude, avant de saluer, de faire le signe de croix et d'incliner trois fois la tête; en même temps ils prononcent les paroles suivantes: *Hospodi promilui mne grechni* (24),

* Le 1er décembre de l'année 1602, jour de notre arrivée à Moscou, plus de cent maisons furent brûlées dans un incendie allumé par des cierges et des tablettes de ce genre. (Note de l'auteur.)

c'est-à-dire : « Seigneur, aie pitié de moi, qui suis pécheur. » C'est la seule prière qu'ils disent et ils n'en connaissent guère d'autres. Si une de ces images tombe du mur, personne n'ose la ramasser; mais il faut que le prêtre vienne, la relève et la consacre de nouveau. Cette coutume nous parut très-bizarre. Souvent, quand nous voulions toucher une de ces images et qu'on s'en apercevait, on nous en empêchait en nous disant que c'était un péché. Personne ne peut être considéré comme chrétien par les Moscovites, s'il ne porte à son cou une croix qui est en argent ou en or chez les riches, et en cuivre chez les pauvres, et sur laquelle sont gravés quelques mots moscovites.

Leurs prêtres ne font pas d'études et l'instruction n'est pas répandue chez eux comme chez nous. Ce sont des gens grossiers et incultes; ils vont jusqu'à dire que, s'il y a parmi les Allemands tant de sectes et d'idolâtrie, cela provient de l'instruction. Chez eux, du moment que l'on sait lire et écrire, on est apte à devenir prêtre et à occuper une charge publique. On ne prêche pas dans leurs églises ; on ne fait que chanter et réciter en leur langue les psaumes de David très-mutilés et d'autres cantiques moscovites. Les prêtres ne sont pas consacrés avant d'avoir une épouse

légitime. Conformément aux paroles de saint Paul, un évêque ne doit avoir qu'une seule femme. Dénaturant ensuite le sens de ces paroles, ils ne permettent pas à un prêtre de contracter un second mariage, ni à un laïque un troisième. Après la mort de sa femme, le prêtre doit se retirer dans un couvent et faire pénitence jusqu'à la fin de sa vie. Il doit passer son temps à prier pour le bonheur du pays et pour celui du grand-duc. Mais Dieu seul sait la façon dont plus d'un s'en acquitte. Il arrive aussi que des gens du peuple, menacés de la prison pour dettes, ou ne voulant pas vivre avec leurs femmes, se réfugient, quand ils ont des sentiments religieux, dans un couvent, où ils sont à l'abri de toute poursuite; ils y gagnent en plus une réputation de sainteté : car, dit-on, ils ont tout abandonné pour le Christ. On ajoute beaucoup d'autres balivernes du même genre que nous pourrions répéter. Personne n'a plus de droits sur eux; ils ne sont tenus qu'à une chose, c'est à passer toute leur vie dans l'état qu'ils ont choisi; ils doivent s'abstenir de manger de la viande (ce qui constitue leur principale sainteté) et Dieu sait qu'ils vivent pour le reste comme ils l'entendent. En outre, ils doivent se conformer aux usages et à la règle du couvent. Celui qui enfreint

cette règle est considéré comme ayant commis un péché mortel et d'autres moines reçoivent l'ordre de le frapper de verges.

Les gens du peuple observent aussi très-rigoureusement l'abstinence; je crois même qu'une forte somme, ou le désir de sauver la vie à quelqu'un, ne les déciderait pas à manger de la viande, du beurre et du fromage, un mercredi ou un vendredi.

Les prêtres ne se distinguent des laïques que par leurs coiffures et par leurs cheveux qu'ils portent très-longs, ne devant plus les couper à partir de leur consécration; on les reconnaît encore à leurs bâtons: ils les portent avec eux partout où ils vont et c'est l'unique arme de défense qui leur soit permise.

Les Moscovites ont à Moscou leur pape qu'ils appellent patriarche; ils le considèrent comme un dieu; ils le tiennent enfermé et ne lui permettent pas de se montrer plus de trois fois l'an, dans un lieu assigné à cet effet et où il dit la messe les jours des principales fêtes. Il y a, ces jours-là, un tel concours de monde, qu'on ne saurait le décrire, et celui qui a vu le patriarche s'imagine avoir des indulgences pour tous ses péchés de l'année. Ils ont de même, dans différentes villes, quatre métropolitains en l'honneur des quatre Évangélistes, des évêques,

des archevêques, des nonnes et des moines. Ils ne baptisent pas leurs enfants dans les églises, mais dans l'eau courante; ils s'appuient, pour cela, sur le baptême du Christ par saint Jean, dans le Jourdain. Après le baptême, le prêtre oint l'enfant comme chez les catholiques, et le parrain lui donne, au lieu d'argent, une croix en or, en argent ou en cuivre, selon ses moyens. On trouve de ces croix au marché. Le parrain félicite l'enfant d'être entré dans la communauté chrétienne et d'avoir reçu le baptême. Comme nous l'avons dit plus haut, l'enfant doit porter cette croix pendant toute sa vie. C'est à cause de cela qu'ils s'imaginent que nous, qui ne portons pas de croix, nous n'avons pas reçu le vrai baptême. Ils ne permettent pas qu'un des nôtres épouse une de leurs filles, à moins qu'il ne se soumette à un nouveau baptême et qu'il n'approuve leurs jongleries et leur idolâtrie.

Pour ce qui concerne le mariage, ils observent les cérémonies suivantes : ils ne tolèrent pas qu'un jeune homme se trouve avec une jeune fille, qu'il lui fasse la cour ou bien que, comme chez nous, il se rencontre avec elle dans un repas ou dans une assemblée *

* Les femmes moscovites ont leurs assemblées particulières; aucun homme n'y est admis; lorsqu'un jeune

pour s'amuser et se réjouir. Tout au contraire, le mariage se fait entièrement par l'intermédiaire des parents ou des amis les plus proches. Le fiancé n'a pas la permission de voir la jeune fille avant de s'être bien et dûment engagé à payer une somme fixée à l'avance si le mariage ne se concluait pas. Les enfants doivent obéissance à leurs parents même pour tout ce qui concerne leur mariage. Quand le jeune homme est suffisamment engagé, on lui amène la fiancée, et en présence des deux familles, on la lui confie et on la remet entre ses mains, qu'elle lui plaise ou qu'elle ne lui plaise pas. On la couvre entièrement d'un voile de soie, et les deux dames les plus distinguées des deux familles la conduisent à l'église où le prêtre les marie. Il arrive souvent que l'on marie les enfants (surtout ceux des familles riches) dès l'âge de neuf ou de dix ans, et rarement comme chez nous, seulement à vingt ans ou plus tard. Cet usage est singulier, car il est certain que des enfants aussi jeunes ne savent pas ce que signifie le mariage et qu'ils en font un jeu. Les nobles et les gens riches tiennent leurs femmes enfermées dans un appartement particulier. On ne leur permet que rarement de

homme parle à une jeune fille, c'est une grande honte pour elle. (Note de l'auteur.)

sortir, et si leur mari reçoit une visite, fût-ce même celle de son propre frère, elles ne peuvent se montrer, encore moins peuvent-elles parler à un étranger. Bref, elles sont enfermées comme un oiseau dans sa cage.

Les Moscovites enterrent leurs morts avec beaucoup de cérémonies et en poussant des cris et des hurlements; ils emploient, à cet effet, de jeunes garçons qui suivent le corps; l'enterrement est d'autant plus honorable à leurs yeux que les cris sont plus forts.

En ce qui touche leurs habitudes pour le boire et pour le manger, les Moscovites sont d'une grossièreté bestiale; ils mangent, en général, sans assiette et sans couteau et ils saisissent les mets à pleine main. Ils boivent surtout de l'hydromel et de l'eau-de-vie. Ce sont des gens peu sûrs et excessivement intéressés. Malgré cela, ils veulent être considérés comme les meilleurs chrétiens, et ils ne peuvent souffrir qu'on leur préfère un autre peuple et un autre pays.

Nous avions passé environ quatre semaines à Moscou, lorsque le 8 décembre le grand-duc nous envoya, comme il l'avait déjà fait à notre arrivée, cent personnes pour nous apporter des mets de sa table. Nous nous mîmes ensuite en route pour Kasan, capitale

du pays des Tartares Tchérémisses. Cette ville est située à deux cents milles d'Allemagne de Moscou, ce qui revient à mille verstes moscovites ou mille milles d'Italie. La première ville que nous trouvâmes sur notre chemin s'appelle Vladimir (25); elle est assez grande et les Moscovites la regardent comme très-ancienne et comme l'une des principales de leur pays. Selon la tradition, elle tire son nom d'un de leurs princes nommé Vladimir, qui y est enterré (Vladimir est un prénom moscovite). Cette ville est bâtie dans une contrée riante et agréable, tout au bord du Volga, beau fleuve, d'une profondeur de dix brasses, d'une largeur d'un quart de mille et qui, jusqu'à la mer Caspienne, est sillonné par de nombreux bateaux. Vladimir est à dix journées de marche de Moscou; le pays est giboyeux et on peut s'y procurer en grande abondance toutes les choses nécessaires à la vie. Nous continuâmes notre voyage et avant la fin de l'Avent nous arrivâmes à la ville de Murom (26), située à mi-chemin entre Moscou et Kasan, sur les bords de la rivière Ora. Cette rivière peut être comparée à l'Elbe en Allemagne, et elle se jette dans le Volga à un mille de la ville. De Murom, nous gagnâmes à une assez grande ville nommée Nisna, c'est-à-dire petite Naugart (27); elle

est sur la frontière du pays des Tartares Tchérémisses.

Après avoir quitté Nisna, nous entrâmes dans le pays des Tchérémisses (28). C'est une contrée inhospitalière, sauvage, couverte de forêts et de marécages. On n'y trouve ni à se loger ni à se nourrir; il faut porter avec soi tout ce dont on a besoin et pendant tout le voyage se préparer un gîte dans les bois. On n'y rencontre aucun village, mais çà et là seulement une hutte. Ces Tartares ne cultivent que peu de blé et ne se livrent guère à l'agriculture; mais ils se nourrissent de la viande des chevaux et des moutons dont ils possèdent un grand nombre. Cependant, ils produisent et ils cultivent plus que les Tartares Nogaïs, qui ne connaissent pas même le pain. Je parlerai d'eux plus loin avec détails. Il serait impossible de s'aventurer dans ce pays s'il n'était pas entouré de tous les côtés par les Moscovites dont les Tartares reconnaissent la souveraineté. Si l'on veut obtenir quelque chose des gens de cette nation il faut, par des coups, les contraindre au travail. Ils ressemblent assez à des animaux indomptables. Après avoir traversé péniblement ce singulier pays, nous arrivâmes de nouveau chez les Moscovites, à la ville de Schwiasko (29), et le 24 décembre, la veille de Noël,

nous entrâmes à Kasan, ville assez grande que l'on peut comparer à Breslau; elle a été conquise il y a environ trente ans par le grand-duc Ivan Vassilovitch, qui l'incorpora à ses États. Elle est entièrement construite en bois et entourée d'une enceinte en bois bastionnée. Il y a dans cette ville un beau château bâti par Ivan Vassilovitch : entouré d'une double enceinte, il s'élève sur une hauteur au pied de laquelle coule la rivière Kasan qui donne son nom à la ville et qui se jette dans le Volga à une lieue de là. Nous passâmes tout l'hiver à Kasan, jusqu'au 11 mai. Il était impossible de continuer notre voyage par terre à cause des Tartares. Sur une étendue de trois cents milles, on ne trouve que trois bourgades le long du Volga.

Le 11 mai nous reprîmes notre voyage et nous nous embarquâmes sur le Volga pour nous rendre à Astarkan, capitale des Tartares Nogaïs et située à trois cents milles de Kasan. Nous étions accompagnés par soixante-dix bateaux moscovites portant des provisions. La plupart du temps nous naviguions jour et nuit. Le 16 du même mois nous atteignîmes Samara, premier poste frontière, le 21 Saratha (30), également poste frontière éloigné de cent cinquante milles d'Allemagne de Kasan, et ensuite, le 23 mai, le troisième poste fron-

tière appelé Zaritzona *. Enfin, le 27 mai, après avoir voyagé jour et nuit, nous arrivâmes heureusement, Dieu en soit loué, à Astarkan. Nous dûmes passer deux mois dans cette ville pour y attendre notre navire, ainsi que tout ce qui nous était nécessaire pour notre voyage sur mer. Bien que nous ayons vécu aux frais du grand-duc, nous avons éprouvé beaucoup de désagréments et d'ennuis. La ville d'Astarkan n'est ni très-vaste ni très-importante ; elle est en grande partie construite en bois, à l'exception du château. Elle n'a pour toute fortification qu'un mauvais mur; mais comme elle est située à l'embouchure du Volga, ce fleuve l'entoure de tous les côtés sur une étendue de près d'un mille d'Allemagne et en fait une île. Ivan Vassilovitch, dont nous avons déjà parlé, en fit la conquête sur les Turcs, il y a environ trente ans. A cette époque elle ne se trouvait pas à la place qu'elle occupe actuellement; elle était située à un mille plus loin, et l'on voit encore en cet endroit les ruines et les murs de l'ancienne ville. Après l'avoir détruite, le grand-duc la reconstruisit sur son emplacement actuel. Les environs d'Astarkan sont habités

* Zaritzona est à 70 milles d'Astarkan. (Note de l'auteur.) Son nom actuel est Zaritza.

par quelques milliers de Tartares, soumis aux Moscovites. On y voit encore d'anciens monuments et des tombeaux tartares, que nous avons visités avec soin. Plusieurs de ces tombeaux sont ceux d'anciens princes tartares, et on y entretient encore de nos jours des lampes qui brûlent continuellement. Ces tombeaux, bâtis en forme de petites tours percées à jour, ressemblent à nos chapelles; on voit à l'intérieur des inscriptions tartares sculptées sur pierre.

Le pays des Tartares Nogaïs est une grande plaine nue et déserte, peu boisée, sans ville ni village; l'eau qu'on y trouve est rarement douce, mais elle est le plus souvent amère et saumâtre. A Astarkan même il y a beaucoup de salines qui fournissent de sel le pays moscovite tout entier. Le grand-duc en tire tous les ans un revenu considérable. Le boisseau de sel s'y vend à très-bas prix : on en achète un pour la misérable somme de six altins, ce qui équivaut à six liards de notre monnaie. Le pays donne peu de fruit et peu de blé, quoique le sol y soit d'une telle fertilité, que bien peu d'endroits en Allemagne puissent lui être comparés et qu'il produise en abondance des plantes rares comme la lavande et d'autres du même genre (31). Cet état de choses provient de ce que les Tartares n'ont pas de demeure fixe;

ils sont nomades et se nourrissent, comme nous l'avons dit plus haut à propos des Tchérémisses, de la viande des chevaux et des moutons qu'ils possèdent en grand nombre. Ils boivent le lait de leurs juments et de leurs brebis; ils le font bouillir et aigrir et ils le transportent dans des sacs de cuir. Ils ne connaissent pas le pain et il arrive souvent que ceux d'entre eux qui sont faits prisonniers par les Moscovites, meurent parce qu'ils ne peuvent s'habituer à en manger. Ils ne se servent d'aucune monnaie : lorsqu'ils veulent acheter quelque chose, ils donnent en échange des chevaux ou des moutons, selon la valeur de l'objet, et si par des rapines ils se sont procuré des pièces moscovites en or ou en argent, ils les donnent à leurs femmes qui s'en font des colliers ou d'autres parures. Leurs demeures sont artistement faites en feutre et en étoffe de coton de toutes les couleurs; elles ressembleraient assez à de petites tentes si elles n'étaient pas si arrondies par le haut. Ils les transportent avec eux sur des chariots à deux roues traînés par des chameaux.

Quand leurs troupeaux ne trouvent plus d'herbe dans un endroit, les Tartares se transportent quelques milles plus loin, jusqu'à ce qu'ils rencontrent de nouveaux pâturages. Ils se vendent les uns les autres; le père vend ses

enfants, le mari ses femmes si elles sont stériles, le seigneur ses sujets ou ses prisonniers, et cela pour peu d'argent. Quand nous étions à Astarkan on achetait un Tartare pour quatre ou cinq florins, et même pour une moindre somme à cause de la famine qui régnait alors. A mon retour de Perse, j'ai délivré ainsi un prisonnier chrétien, nommé Frédéric Fidler, fils d'un tailleur de Grossglogau (32). Cet homme avait été fait prisonnier par les Tartares quelques années auparavant, devant la ville de Cristos en Hongrie (33). Étant parvenu à s'échapper, il se sauva chez les Cosaques Moscovites; c'est de là que je l'ai ramené à Prague. Pendant sept années de captivité chez les Tartares, il avait pu apprendre à connaître leur barbarie et la cruauté dont ils usent envers les pauvres chrétiens.

Ils pourvoient à tour de rôle à l'entretien de leurs mourzas ou princes, et ils choisissent pour les commander celui d'entre ces princes qui s'est distingué à la guerre et qui a remporté quelque victoire. Ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; ils les vendent quand elles sont stériles, ils vendent aussi leurs filles qu'ils échangent contre des bestiaux. Ce sont, en somme, des gens méchants et trompeurs. On éprouve déjà dans ce pays une chaleur intolérable;

l'hiver y est très-court et il y pleut rarement. On y trouve tant de vermine et de serpents qu'il est difficile de marcher : pour camper en sécurité il faut mettre le feu aux herbes qui sont très-hautes, et qui brûlent souvent sur une étendue de plusieurs milles. C'est le seul moyen de se débarrasser de la vermine.

Nous étions prêts à partir et notre bateau était pourvu de tout ce qui nous était nécessaire pour le voyage, lorsqu'au moment de lever l'ancre, un gentilhomme polonais, du nom de Christophe Pawlowsky, vint nous trouver. Il parlait également bien les langues polonaise, allemande, latine, espagnole et d'autres encore. Parti d'Ormuz, il voulait se rendre en Pologne en passant par Moscou. Mais comme on ne laisse passer à Astarkan que ceux qui viennent en ambassade, il avait été arrêté. Il vint prier mon maître, l'ambassadeur impérial, de l'aider à continuer son voyage ; celui-ci l'admit dans sa suite et il partit avec nous pour retourner en Perse.

Le jour de Sainte-Marie-Madeleine*, nous nous embarquâmes avec un négociant persan, pour nous rendre en Perse. Il nous fallait traverser la mer Caspienne, large de trois cents milles d'Allemagne, et éloigné de deux

* 22 juillet.

journées d'Astarkan. On se rend de cette ville à la côte par le Volga, qui se jette dans la mer par dix embouchures. Notre traversée dura trente et un jours (34), et bien que nous ayons essuyé pendant deux jours et deux nuits une affreuse tempête, nous arrivâmes le 8 août à Langheran, situé à un mille de la mer, dans le Guillam, province du royaume de Perse (35). Le pays est riant et agréable, mais la chaleur y est excessive et le voisinage de la mer le rend malsain. Nous sommes restés pendant dix semaines en cet endroit, où nous avons été exposés à de grandes privations et à beaucoup de misères. Nous n'avions pour toute nourriture que de la viande de mouton sans saveur et du pain fait avec du riz, et pour toute boisson, l'eau malsaine qui sort de la mer Caspienne. Le pays produit cependant du raisin et des fruits en abondance, mais les Persans n'osent pas faire du vin, encore moins en boire. Ils font sécher le raisin pour le vendre ou bien ils le mangent dès qu'il est cueilli. Par suite de ces privations, nous ne tardâmes pas à tomber malades, mon maître aussi bien que tous les gens de sa suite, composée de huit personnes. Pawlowsky succomba le premier.

Mon bienheureux maître envoya alors un courrier à Ispahan, située dans l'ancien royau-

me des Parthes et actuellement capitale et résidence du roi de Perse. Cette ville est distante de quatorze journées de cheval de Langheran (c'est-à-dire environ cent vingt milles d'Allemagne). Le courrier se rendit auprès du roi, qui faisait alors une expédition contre Tauris, et il demanda pour nous les moyens de quitter l'endroit où nous étions. Il alla trouver aussi le Père Franciscus di Costa, légat du Pape, envoyé dans le pays peu de temps auparavant. Don Robert Shirley, frère du seigneur anglais qui est allé à Vienne, vint alors nous rejoindre. Il avait été laissé en Perse comme otage et il est probable qu'il y restera à tout jamais (36). Il voulut nous emmener, mais l'état de faiblesse de mon maître ne nous permit pas de le transporter plus loin que Lanzan (37), à deux milles de Langheran. Il dut s'arrêter en cet endroit et il y mourut trois jours après. Avant de mourir, il nous donna, à moi et à mon compagnon, ses instructions au sujet des lettres de Sa Majesté Impériale ; il m'ordonna de les remettre fidèlement à qui de droit. Toutes ces recommandations sont contenues dans la lettre qui va suivre. Il mourut le 25 octobre 1603, ayant conservé toute sa raison et manifestant les sentiments d'un bon chrétien. Suivant le désir qu'il avait exprimé, nous l'enterrâmes,

le 26 octobre, au pied d'un arbre du jardin de la maison que nous habitions à Lanzan.

Instructions données, peu de temps avant sa mort, par le seigneur Etienne Kakasch, à ses serviteurs Georges Tectander et Georges Agelastes, sur ce qu'ils devaient faire des lettres impériales et comment ils devaient se comporter après sa mort.

« Mes chers serviteurs Georges Tectander et Georges Agelastes, je vous prie, avant toutes choses, de procéder à mon enterrement avec des cierges, des chants chrétiens et des prières, ainsi que cela eut lieu pour votre compagnon Christophe Pawlowsky.

« Secondement, vous remettrez soigneusement, au roi de Perse, les lettres de Sa Majesté Impériale, notre très-gracieux maître, telles que je les ai préparées.

« Troisièmement, vous vendrez les sept timbres de zibelines (38), ainsi que les pelisses, ce qui vous rapportera bien 1,000 ducats. Vous trouverez 128 ducats avec les peaux de zibelines. Vous en prélèverez ce qui sera nécessaire pour votre subsistance, et si avec l'aide du Dieu tout-puissant vous rentrez dans notre patrie, que vous arriviez à Venise comme je vous le conseille et que le roi vous donne

un sauf-conduit (39), vous vous rendrez de cette ville à Prague en traversant le Tyrol. Dans ce voyage vous devrez nécessairement passer par la villé de Botzen en Tyrol. Là, vous vous informerez de ma femme et vous lui donnerez ce qui vous sera resté de l'argent que je vous laisse; vous lui remettrez aussi ma valise noire, sans l'ouvrir, mes habits, mon sabre et tout ce qui m'appartient. Si vous retournez par Moscou, vous remettrez le tout à Prague, entre les mains du sieur Jean Underholtzer, trésorier de la cour, ou bien entre celles du très-gracieux seigneur et baron Wolff Unverzagt, conseiller intime et préfet du palais de Sa Majesté Impériale. Vous montrerez à Sa Seigneurie mes instructions, et vos deux années de bons services vous seront largement payées comme je le demande par cet écrit.

« Quatrièmement, vous aurez soin de remettre au P. Franciscus di Costa, légat du Pape, la lettre que je lui ai écrite. Vous trouverez, dans ma bourse rouge, 3 ducats d'or et 5 ducats d'argent; vous en dépenserez ce qui sera nécessaire. Suivez fidèlement, je vous prie, toutes ces recommandations, craignez Dieu et faites, avec l'aide du Seigneur, ce que vous m'avez vu faire, moi qui suis un pauvre pécheur. Si vous vous montrez fidèles, le Dieu tout-puissant vous ré-

compensera paternellement sur cette terre et dans l'éternité, et vous aurez à la cour de Sa Majesté honneur et avancement; sinon, votre vie ne sera que déception et amertume. Enfin, je vous fais ici mes adieux à vous et à mes quatre autres serviteurs, et je vous recommande à la protection divine. Si vos trois compagnons Nicolas, Romanus et Lubin veulent vous accompagner à Prague, ils recevront leur salaire, quoique je n'aie pas beaucoup de bien à en dire; Nicolas est le seul que je vous recommande. Aimez-vous les uns les autres, etc.

« Étienne Kakasch de Zalonkemeny.

« Fait à Langaran, le 5 septembre 1603. »

Quand on se fut aperçu que le mal s'aggravait et que l'ambassadeur ne vivrait plus longtemps, le gouverneur de Lanzan, Mehemet Schephi, fit ouvrir, avec la permission de mon maître, la malle que celui-ci avait cachetée; il passa en revue ce qui s'y trouvait et écrivit au roi ce qu'elle contenait. On y trouva des vêtements ainsi que sept timbres de zibelines avec leurs enveloppes.

Je pris les habits pour moi, car j'en manquais, et notre maître avait promis de nous habiller seulement à notre arrivée à Ispahan.

Ainsi que je l'ai raconté plus haut, j'envoyai à Tauris les sept timbres de zibelines et le régale, en les chargeant sur un âne que le gouverneur me donna.

Je me mis en route le 26 octobre, avec Robert Shirley, et j'arrivai au bout de cinq jours à Kasbin, la première ville que l'on rencontre en Perse, en y entrant par ce côté. Kasbin peut être comparée à la ville allemande de Breslau ; elle n'a pas d'enceinte et les maisons y sont construites en pierre et en argile, selon la coutume des Turcs (40).

Pendant ce voyage, je dus abandonner quatre de mes compagnons, deux Russes et deux Polonais, qui furent frappés de maladie mortelle et que les Persans soignèrent fort bien en leur procurant tout ce dont ils avaient besoin.

Le 1er novembre, j'arrivai à Kasbin avec l'Allemand qui était attaché à ma personne, et mon compagnon Georges Agelastes. J'y restai quatre jours ; mon compagnon tomba malade de la scarlatine et en mourut. Robert Shirley me quitta et me confia à un seigneur persan qui devait m'accompagner à Tauris auprès du roi.

Je continuai mon voyage seul, plein de soucis et de tristesse, n'ayant d'autre compagnon que Murad, interprète persan pour la

langue moscovite, que j'avais pris à mon service à Lanzan sans le connaître. J'avais de la peine à me faire entendre de lui en russe; je lui payais chaque semaine des gages, je lui donnais des vêtements et je pourvoyais à ses besoins.

Enfin, après bien des retards, je partis avec le seigneur persan dont j'ai déjà parlé, pour me rendre auprès du roi à Tauris, situé à cent cinquante milles d'Allemagne ou vingt-deux journées de marche de Kasbin. Le roi avait fait marcher contre Tauris une armée de cent vingt mille hommes, et depuis sept jours il était maître de la ville. J'y arrivai le 15 décembre, vers trois heures de l'après-midi, tout à fait malade, car la fièvre et la scarlatine dont je souffrais en même temps m'avaient tellement affaibli, que je n'étais plus en état de me mettre en selle sans que l'on m'aidât, et qu'à plusieurs reprises je m'étais considéré comme mortellement atteint. Nous avions été obligés, le plus souvent, de voyager jour et nuit pour être à Tauris avant le départ du roi, qui, en effet, quitta la ville trois jours après mon arrivée. A peine descendu de cheval, le roi me fit mander en sa présence, sans que j'eusse le temps de manger, de changer de vêtements et de mettre les chevaux à l'écurie. Je venais

d'envoyer mon domestique au marché pour m'acheter quelques provisions. Cependant je partis en laissant tous mes effets à l'abandon. Je fus introduit dans le palais; je trouvai le roi assis par terre au milieu des seigneurs de sa cour et de ses conseillers. Comme il était moins richement vêtu que les autres et que je n'avais pas d'interprète avec moi, je ne reconnus pas le roi et je m'arrêtai tout interdit. En ce moment, un Persan avancé en âge me prit par la main et me conduisit vers le roi; je me prosternai devant lui en lui baisant les mains selon les indications que m'avait données autrefois le pristaf moscovite. Le roi me fit signe de me relever. Un renégat italien m'adressa ensuite la parole en italien; je m'informai s'il comprenait le latin et je lui dis, dans cette langue, que l'empereur des Romains avait envoyé mon maître auprès de Sa Majesté le roi de Perse, qu'il était arrivé à Langheran, dans la province de Guillam, avec sa suite, formant en tout huit personnes; que trois d'entre elles avaient succombé dans cette ville par suite du manque de bonne nourriture et de vin (car on n'y trouvait, comme je l'ai déjà dit, qu'une eau détestable et de la mauvaise viande de mouton), qu'en outre, les quatre autres y étaient restées à moitié mortes. Quant à moi, mon

défunt maître m'avait chargé de remettre au roi les lettres de Sa Majesté l'Empereur. A ces mots, le roi demanda à voir les lettres; comme elles étaient restées dans mon coffre, je me levai pour aller les chercher, mais on ne me le permit pas; je dus confier mes clefs à l'un des principaux conseillers, qui alla chercher les lettres et les remit entre mes mains en présence du roi. L'une des lettres de Sa Majesté l'Empereur était en latin, l'autre en italien, la troisième, celle du grand-duc de Moscovie, ainsi que les discours, étaient en deux langues. Je les remis à Sa Majesté, en observant le cérémonial que l'on m'avait indiqué, c'est-à-dire en me prosternant et en baisant les mains du roi. Le roi reçut solennellement les lettres ainsi que mes hommages, me posa la main sur la tête et me fit asseoir à ses pieds. Il décacheta lui-même les lettres; après qu'il les eut ouvertes et avant de les lire, on amena dans le palais un prisonnier turc, couvert de chaînes et qui s'agenouilla devant Sa Majesté; puis on remit au roi deux sabres qu'il examina l'un après l'autre. Le premier, dont la poignée et le fourreau étaient couverts d'ornements en or, me fut envoyé en cadeau quelques jours plus tard. Quant à l'autre, le roi le tira hors du fourreau, se leva, et, sans que

son visage trahît la moindre émotion, il coupa la tête du prisonnier qui était en suppliant devant lui. A cette vue, je ne fus pas peu effrayé et je flottais entre la crainte et l'espérance, redoutant qu'avec l'autre sabre le roi ne voulût me mettre à mort; j'appréhendais que Sa Majesté l'Empereur n'eût fait la paix avec les Turcs ou que, dans les lettres, il ne fût question de la conclure et que pour ce motif on en voulût à ma vie.

Mais le roi se rassit en souriant et s'adressant à moi, il me fit dire que c'était ainsi que les chrétiens devaient traiter les Turcs, que lui de son côté il ne s'en ferait pas faute. Puis il me confia à l'un de ses écuyers tranchants, qui m'emmena dans sa maison. Le roi y envoya l'interprète italien avec les lettres. Celui-ci traduisit, devant moi, en persan la lettre italienne, ainsi que le discours de mon maître qui s'y trouvait joint. Il connaissait déjà le but de notre mission par la lettre du Moscovite. Le lendemain, de bonne heure, le roi m'envoya en cadeau un beau cheval de race arabe. Trois jours après, le 18 novembre, Sa Majesté quitta Tauris.

Tauris est une très-grande ville, avec de belles maisons, des jardins, des temples, des bains disposés à la manière des Turcs. Elle a cinq milles d'Allemagne de pourtour, elle

est ouverte et n'a point d'enceinte ; elle est entièrement construite, comme nous l'avons dit plus haut, en pierre et en argile, mais quelque peu en ruine ; au milieu d'elle s'élève un ancien château fort entouré d'une double muraille avec des fossés (41). Le roi, en partant, emmena son armée, forte de cent vingt mille hommes et toutes ses femmes, qu'à la vérité je n'ai pas vues, mais qui, d'après ce qu'on m'a dit, sont au nombre de cinq cents. Il était accompagné, en outre, de ses deux fils, dont l'aîné, âgé de dix-sept ans, s'appelle Sophi Mirza (42) ; le cadet, Sultan Mahomet (43), n'a que sept ans ; leur mère, morte maintenant, était chrétienne et fille du roi de Géorgie. Le roi laissa une forte garnison à Tauris.

Toutes les villes et tous les villages que nous rencontrions sur notre route, se hâtaient de se soumettre aux Persans. J'ai assisté moi-même à la soumission de Marant (44) en Médie, de Nachtzschirvan (45) ou Sulpha (46), en Arménie, et de plusieurs autres villes qui toutes se rendirent sans résistance. Quand le roi passait par une ville ou par un village, le menu peuple accourait de tous côtés, se réunissait et formait des rondes où les hommes, les femmes et les enfants se tenaient par la main et tournaient en chan-

tant et en sautant, selon leur coutume. Il y avait au milieu du cercle deux ou trois hommes avec des tambourins dont ils jouent d'une façon très-originale. Ces instruments ressemblent assez à des tamis; ils sont recouverts d'un côté par une peau, et ils sont garnis de quatre anneaux en laiton. Ce concours de peuple avait lieu dans l'intention de complimenter le roi et de célébrer sa venue par des cris de joie et des chants. Après notre arrivée en Arménie, les choses continuèrent à se passer aussi heureusement : le roi ne rencontra aucune résistance. A Soulpha, ville forte habitée uniquement par des chrétiens arméniens, la réception fut très-cordiale. Pour honorer le roi, on fit des illuminations, les maisons qui, dans ce pays, n'ont point de toits et sont garnies de balcons, furent couvertes de plus de cinquante mille lampions qui brûlèrent toute la nuit. Quant à ce qui concerne les autres grandes villes de ce pays qui sont, dit-on, au nombre de cinquante-quatre, l'ambassadeur de Perse les décrira à Votre Majesté Impériale.

D'après ce que j'ai pu voir et apprendre de la religion et du culte des Persans, ils se considèrent comme les seuls vrais musulmans et les autres croyants ne sont à leurs yeux que des hérétiques. Pourtant, il n'y a

qu'une légère différence entre la religion des Persans et celle des Turcs ; mais la grande haine, l'horreur que les Persans ressentent pour les Turcs, s'expliquent par la raison suivante : Il y a quelques années, l'empereur des Turcs enleva à la Perse toute la Médie, toute l'Arménie et plusieurs autres provinces importantes du royaume. Ces événements se passaient sous le règne du père du roi actuel, qui était aveugle, fatigué du pouvoir et peu respecté de ses sujets. Il fut trahi, en cette occasion, par deux de ses frères et par les principaux officiers du royaume qui s'entendirent avec les Turcs pour leur livrer ces provinces. Le frère du roi actuel fut emmené en captivité. Mais à la mort du vieux roi qui s'appelait Châh Choudabent, son second fils, Châh Abbas, qui règne en ce moment, ayant atteint sa majorité, eut connaissance de cette trahison. Il fit massacrer la plupart des principaux officiers du pays et crever les yeux à ses deux oncles ; l'un en mourut, l'autre vit encore (47). On nomma d'autres gouverneurs dans tout le pays. Puis, il y a trois ans, le grand-duc de Moscovie, à l'instigation de Sa Majesté Impériale et Romaine, détermina le roi de Perse à prendre les armes contre les Turcs, et depuis lors il n'a remporté que des victoires.

Les Persans ont beaucoup de temples ou mosquées ; elles sont divisées en deux parties, dont l'une est réservée aux hommes et l'autre aux femmes ; ces dernières ne se montrent jamais. Les mosquées sont généralement construites à deux étages et surmontées de petites tourelles rondes bâties à jour, du haut desquelles, trois fois par jour, le matin au lever du soleil, à midi et le soir, un de leurs prêtres crie les paroles suivantes : *Allah ou Ekber la ila illa llah.* Cet appel remplit chez eux le même office que des cloches chez les chrétiens. On ne trouve en Perse ni horloge ni calendrier. M'étant une fois trompé dans mes calculs sur le temps, je fus réduit, pendant six mois, jusqu'à mon retour en Moscovie, à vivre sans distinguer un jour de l'autre.

On trouve devant les mosquées des fontaines jaillissantes, car les Persans ont l'habitude de se laver les pieds et les mains avant de franchir le seuil de la mosquée, où ils n'entrent qu'après avoir ôté leurs chaussures. Ils ont une pierre brune à huit faces, qui ressemble à du marbre, et qu'ils enveloppent dans un morceau de belle étoffe de soie. Ils déposent cette pierre sur le sol de l'église qui est couvert de riches tapis et où l'on ne trouve ni chaise ni banc ; les murs sont ornés d'in-

scriptions turques. Ils se prosternent ensuite, baisent la pierre, se relèvent et répètent cet acte à plusieurs reprises. Ils font de même en voyage, ainsi que dans leurs maisons. Ils se lavent les mains et les pieds, ils se découvrent les bras et se déchaussent pour prier. Mais ils ne se découvrent jamais la tête, ni lorsqu'ils font leur prière, ni lorsqu'ils sont devant le roi, et ils trouvaient fort étrange de me voir ôter mon chapeau. Ils ont pendant l'année diverses fêtes, à l'occasion desquelles ils se coupent avec des rasoirs, ils se font d'affreuses blessures à la tête, au corps, et ils se brûlent cruellement les mains avec du coton trempé dans de la graisse. En outre, ils ont la coutume de se raser la tête et d'autres parties secrètes du corps. Le vendredi est leur dimanche; ils pratiquent la circoncision comme les Turcs; comme eux, ils ont toujours des lampes dans leurs appartements; en un mot, ils ont le même culte (48).

Les études ne sont aujourd'hui pas plus avancées chez eux qu'autrefois; ils n'ont pas d'imprimerie et tous leurs livres sont manuscrits. Cependant ils connaissent bien l'histoire et on ne peut rien leur dire de leurs ancêtres qu'ils ne sachent déjà. Leurs prêtres ne portent pas de turbans blancs, mais des turbans bruns et des habits faits d'une étoffe

en poil de chameau; en voyage ceux-ci ne se servent pas de chevaux, mais de mulets, et ils sont honorés comme des dieux par le commun du peuple.

Les Persans enterrent leurs morts de la manière suivante. Lorsqu'une personne meurt, à quelque moment du jour ou de la nuit que ce soit, tous les serviteurs de la maison ainsi que les enfants et les parents du défunt, se répandent dans les rues en poussant des cris lamentables. Avant de connaître le motif de ces cris, nous nous imaginions qu'il s'agissait d'un incendie, d'une révolte ou d'un meurtre. Ces lamentations qu'ils font entendre pour pleurer leurs morts durent deux heures consécutives. Le lendemain on emporte le corps hors de la maison dans un cercueil, comme chez nous. Quand il s'agit d'un homme de guerre, on dépose sur le cercueil sa coiffure, son habit, ses souliers, son sabre, en un mot tout son costume. On porte devant et derrière la bière de grandes lampes en laiton tout allumées, et au bout de quelques pas, les porteurs soulèvent trois ou quatre fois le corps, en criant quelques paroles en leur langue; cette cérémonie se renouvelle de distance en distance, jusqu'à l'arrivée au tombeau. Les femmes de la famille du défunt, couvertes de grands

voiles noirs qui ne permettent pas de distinguer leurs traits, suivent le cortége de bien loin. Elles poussent des hurlements plaintifs et accompagnent le corps jusqu'à la tombe. Je n'ai pas pu voir ce qui se passe ensuite. Quand le mort est enterré, on place sur la tombe, à l'endroit de la tête, une colonne en pierre, haute de quatre ou cinq aunes et couverte d'inscriptions persanes. Les cimetières sont généralement en rase campagne, en dehors des villes, et ils ressemblent de loin à une ville avec beaucoup de tours. Quand arrive l'anniversaire de la mort, les parents du défunt se rendent au cimetière, pour faire entendre des plaintes et des lamentations, et mettre des cierges et des lampes sur la tombe; ils font d'autres simagrées du même genre.

Aux yeux des Persans, le mariage est moins que rien; ils prennent et achètent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, comme nous l'avons déjà dit plus haut à propos du roi. Quant à ce qui touche leurs mœurs et leurs manières, les Persans, quoique païens, sont plus polis que les Moscovites qu'ils surpassent en toutes choses. Ils ne se servent, pour manger, ni de couteau ni d'assiettes. D'après ce que j'ai vu partout et même lorsque j'ai été invité à la table du roi, le

sol de la pièce dans laquelle ils mangent, ou en campagne l'intérieur de la tente, est recouvert de magnifiques tapis; avant d'entrer, j'ai dû faire comme tout le monde, ôter mes souliers et ne garder que mes bas. Le roi d'abord, puis les grands seigneurs, les Bassas parmi lesquels je me trouvais, enfin les principaux conseillers étaient assis par terre, en cercle, les jambes croisées de façon qu'elles fussent complétement cachées. Mais moi qui n'avais pas l'habitude de m'asseoir de la sorte, j'étais très-mal à mon aise et j'ai remercié Dieu de ce que le repas n'avait pas été de longue durée. Je n'ai pu manger beaucoup; quand je me suis levé, mes jambes étaient tout engourdies et je fus incapable de marcher avant qu'elles fussent revenues à l'état ordinaire. Le roi s'est beaucoup moqué de moi à ce sujet jusqu'à ce qu'enfin je pris l'habitude de m'asseoir ainsi.

Quand tout le monde se fut assis à la place qui lui était désignée, on étendit sur le tapis, devant les convives, une bande de belle étoffe de soie, longue de plusieurs aunes et de la largeur d'un essuie-mains. Puis on fit passer de l'eau à la ronde, à peu près comme cela se pratique chez nous. Au lieu de pain et d'assiette, on posa devant chaque personne de larges et minces gâteaux de riz

cuits au four. Enfin les écuyers tranchants du roi, tous personnages de distinction, apportèrent les mets dans de grands plats en argent ou en acier poli. Les mets se composaient principalement de riz cuit très-épais, qu'on ne pouvait prendre sans se salir les doigts : il était accommodé de différentes manières avec beaucoup de sucre, du raisin, du miel, des amandes, des épices, etc. ; le tout était si sucré qu'on avait peine à le manger. Il y avait sur les plats soit rôtis, soit bouillis avec le riz, du gibier, des perdreaux, des faisans, du mouton et de la viande de cheval. On plaçait trois ou quatre de ces plats devant le roi et un seul devant chaque convive. On mangeait avec les mains sans assiette, ni couteau, ni cuiller. Deux ou trois serviteurs circulaient en présentant des coupes remplies d'eau, dans laquelle on avait fait bouillir des épices. On offre rarement du vin, seulement quand le roi le permet, ce qu'il fait quand il est de bonne humeur; car le vin est défendu aux Persans sous peine de mort. D'ordinaire les Persans ne boivent pas avec les chrétiens. Mais en cette circonstance ils ne pouvaient pas s'y refuser, car le roi leur avait donné l'ordre de manger et de boire avec moi. J'ai dîné dans la suite plus de vingt fois avec Sa Majesté Royale.

Le roi est un homme enjoué, bienveillant et gai et particulièrement bien disposé pour les chrétiens; il prend grand plaisir à la guerre et à tout ce qui touche les exercices guerriers. Il a environ trente et un ans (49).

Il y a, dans le pays des Parthes en Médie et en Perse, une grande disette de bois, et les habitants sont obligés de cuire leurs aliments avec de la paille, de la bouse de vache et du fumier qu'ils font sécher au soleil.

De Soulfa Sa Majesté se rendit dans la petite Arménie et vint assiéger Erivan, la principale forteresse de ce pays. Erivan est à cent cinquante milles d'Allemagne de Tauris; c'est une ville assez forte, bien située, dans un pays agréable et fertile (50).

A trois milles de là se trouvent trois églises datant de plusieurs siècles; deux d'entre elles sont en ruine, la troisième, la plus importante, que les Turcs appellent Utchkilissa, est entretenue en bon état. Autrefois on y venait en pèlerinage d'un grand nombre de pays. Il s'y trouve aujourd'hui beaucoup de moines grecs qui se disent chrétiens. Sur ma demande, Sa Majesté Royale me permit de visiter le couvent et me fit accompagner par ses gardes (51).

A mon arrivée, les Arméniens me firent une réception royale; ils me conduisirent tout

d'abord dans l'église, où ils me montrèrent une main desséchée enchâssée dans de l'or, et ils me firent expliquer par mon drogman que c'était la main droite de saint Grégoire de Nazianze, dont le corps était enterré là. L'église est magnifiquement construite, tout en pierres de taille avec une belle voûte ayant une ouverture circulaire au milieu. On n'y voit aucune image et quand j'en demandai la raison, il me fut répondu qu'il y en avait eu autrefois, mais que maintenant les Turcs ne toléraient plus ni cloches ni images. Quand j'eus visité l'église dans tous ses détails, on me conduisit dans la maison du patriarche, qui me traita fort bien et m'offrit une collation; il me pria, puisque j'étais chrétien, de vouloir bien, à mon retour, intercéder auprès de Sa Majesté Royale pour qu'elle laissât aux Arméniens la libre pratique de leur religion, qu'il leur conservât leurs anciennes franchises et qu'il leur restituât celles que les Turcs leur avaient enlevées.

Après le repas, je retournai au camp, accompagné de l'escorte donnée par le roi et de celle des Arméniens.

A mon retour à Erivan, en passant devant la tente royale, je dus descendre de cheval, entrer chez le roi et rendre compte à Sa

Majesté de ce qui m'était arrivé chez les Arméniens.

Nous séjournâmes encore quatre semaines en cet endroit, jusqu'à ce que la ville tombât au pouvoir des Persans et que le roi voulût bien me congédier.

Les Turcs, renfermés dans la forteresse, étaient au nombre de quarante mille, dont la majeure partie étaient des fuyards venus de Tauris.

La ville résista pendant cinq semaines jusqu'à ce que le manque de vivres la força de se rendre aux Persans, qui massacrèrent la plus grande partie des habitants.

Le pays d'Arménie est très-accidenté; on y trouve principalement, du côté de la mer Caspienne, des montagnes très-élevées, sauvages et rocheuses. Le pays produit en abondance du coton, de la soie et toute espèce de fruits; il est un peu plus froid que la Perse et on y voit des montagnes si hautes que les sommets sont couverts de neige toute l'année. L'Arménie confine au pays des Parthes, et ces contrées, comme je l'ai dit plus haut, faisaient autrefois partie du royaume de Perse; il y a quelques années, les Turcs s'en emparèrent par trahison.

Après tous ces événements, Sa Majesté Royale me fit appeler en sa présence et m'an-

nonça que le moment était venu pour moi de retourner auprès de Sa Majesté Impériale mon très-gracieux maître, pour lui rendre réponse, et que, pour ce motif, il avait désigné l'ambassadeur Mechti Couli Beg (52) pour m'accompagner. Il me donna en cadeau un vêtement royal persan qu'il avait porté lui-même, un cheval arabe et 900 écus pour la plupart à l'effigie de Sa Majesté Impériale, à celles de l'Électeur de Saxe et du roi d'Espagne. Il me remit en outre le sabre persan dont j'ai déjà parlé. Enfin, le 14 novembre, je fus reçu en audience de congé en compagnie de l'ambassadeur persan.

Il y a un fait que je ne crois pas devoir cacher à Votre Majesté Impériale. Un jour, à Erivan, j'étais assis sur le sol couvert de tapis, à côté du roi, et je mangeais selon la coutume des Persans. En ce moment se présentèrent plusieurs Turcs qui s'étaient rendus au roi et qui venaient solliciter leur grâce. Mais comme le roi, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, portait un méchant habit d'étoffe rouge, tandis que j'avais un vêtement de soie rouge et que mon pied, passez-moi l'expression, était un peu étendu, parce qu'il m'est impossible de m'asseoir les jambes croisées, ces Turcs se jetèrent à mes pieds et voulurent les baiser. Je fus très-effrayé et je

me hâtai de retirer mon pied. Le roi me regarda en face et se mit à rire.

Après que nous eûmes pris congé du roi, et pendant que nous étions en route pour Moscou, nous rencontrâmes, le 16 de ce même mois, un Bassa turc à la tête de cent trente hommes. Il était à cheval et richement vêtu, et nous étions persuadés que c'étaient des ennemis. Mais, Dieu soit loué! ils étaient amis du roi de Perse et allaient auprès de lui pour lui rendre hommage.

Peu de temps après, avant que nous eussions quitté l'Arménie, nous rencontrâmes cinq cents Turcs qui s'étaient échappés d'Érivan. Ils se mirent à notre poursuite et ils arrivèrent, une demi-journée après nous, à un village où nous devions passer la nuit; sans la protection divine et sans les avertissements des Arméniens, nous serions certainement tombés entre leurs mains; mais nous nous mîmes en route pendant la nuit même, et, traversant l'Arménie par un autre chemin, nous arrivâmes de l'Asie Supérieure dans l'Alexandrie qui est un petit pays très-désert (53). Nous y rencontrâmes le roi de Géorgie qui allait au secours du roi de Perse avec une armée de dix mille hommes. Il me fit appeler auprès de lui, ainsi que l'ambassadeur, et il me fit demander par son interprète, entre autres

choses, pourquoi Sa Majesté Impériale ne lui envoyait pas aussi un ambassadeur à lui qui était chrétien, alors que le roi de Perse n'était qu'un païen; il ajouta que, de son côté, il voulait également entretenir de bons rapports avec Sa Majesté. Je lui répondis que mon maître, qui avait été envoyé comme ambassadeur auprès du roi de Perse, était mort en route et que j'ignorais quelles avaient été ses instructions. Nous prîmes congé de lui et nous continuâmes notre route par les monts Gordiens et Moschiques. qui sont sauvages et impraticables et qui se rattachent au Caucase. On les traverse difficilement à cheval, et le passage en est rendu dangereux par les Tartares qui les habitent. Je parvins à me débarrasser de ces Tartares avec l'aide de l'ambassadeur, et en leur donnant un cheval, quelques écus et un couteau persan; comme ils reconnurent que j'étais chrétien, ils s'emparèrent de mon coffre dans lequel se trouvaient mes effets et ceux de mon maître. C'est pour cela que je dus leur abandonner le cheval que le roi de Perse m'avait donné en cadeau. Au mois de janvier de l'année 1604, après bien des difficultés et bien des dangers, je suis arrivé avec l'ambassadeur persan à Coïs (54), petite forteresse située sur la frontière moscovite, au pied des hautes monta-

gnes dont nous avons déjà parlé, sur les bords de la mer Caspienne. Nous avions, avec l'aide de Dieu, accompli un long et pénible voyage de trois cents milles d'Allemagne.

Cette ville de Coïs a été construite, il y a quelques années, par Ivan Vassilovitch, grand-duc de Moscovie, dans le but d'assurer le passage en Perse par mer et de le défendre contre les attaques des Circassiens ou Goumoques. De cette manière, les Moscovites prenaient possession d'un territoire pour lequel ils ont combattu depuis de longues années et qui leur a déjà coûté des millions d'hommes. Coïs est peu important et très-misérable, on n'y trouve que du poisson sec pendant l'hiver et du poisson frais pendant l'été. On y déporte les malfaiteurs qui ont commis quelque crime en Moscovie, et il s'y trouve une garnison de mille soldats moscovites qui, souvent, n'ont rien à se mettre sous la dent. Ils reçoivent annuellement quelques boisseaux de farine d'avoine qui leur est envoyée d'Astrakan ; leur solde est de six roubles, ce qui équivaut à dix-huit florins. Ils appellent la farine d'avoine tolokna : ils versent de l'eau dessus et ils en font une espèce de bouillie qu'ils mangent en guise de pain ; c'est une pitoyable nourriture. Nous dûmes séjourner six semai-

nes en cet endroit, parce que nous étions encore en hiver, que la mer était gelée le long du rivage, que plus loin elle était couverte de glaçons et qu'elle était agitée par des tempêtes. Quant au voyage par terre, il était impossible à cause des Tartares.

Nous ne pouvions rien avoir pour notre argent et nous aurions beaucoup souffert de la faim si nous n'avions pas abattu quelques chevaux pour les manger. Enfin, pressés par le besoin et n'ayant plus que fort peu de vivres pour approvisionner notre bateau, nous nous embarquâmes en février, bien que ce fût très-dangereux. Le voïvode moscovite nous donna un bateau et trente hommes pour nous accompagner. En cas de vent contraire, nous pouvions être poussés en pleine mer, ce qui nous exposait à mourir de faim; nous pouvions encore tomber entre les mains des ennemis qui nous entouraient de tous côtés; de plus, notre bateau n'étant pas construit pour tenir la mer et n'ayant pas de lest, pouvait facilement sombrer. Nous fîmes voile pour Téréka (55), situé à dix-sept milles d'Allemagne de Coïs; de Téréka, nous devions aller à Astarkan, à cinquante milles plus loin; mais voici comment notre voyage se passa : Quand nous fûmes environ à huit milles de Téréka, nous abordâ-

mes une petite île (56) mesurant une lieue en longueur et en largeur. Là, nous trouvâmes devant nous la mer gelée en partie jusqu'à la côte, en outre, le vent avait accumulé la glace derrière nous, de telle façon que nous fûmes contraints de rester à l'ancre à la même place, pendant quinze jours ne pouvant ni avancer ni reculer. Nous serions morts de faim si nous n'avions pas abattu et mangé les chevaux de l'ambassadeur que nous avions avec nous sur le bateau. Car, espérant arriver bientôt à Téréka, nous n'avions pris que pour quatre jours de vivres. Nous étions environ cinquante personnes sur le bateau ; nous brûlâmes, à la place de bois, les roseaux que l'on trouvait en grande quantité en cet endroit. C'est ainsi que nous attendîmes un temps plus favorable. Le froid redevint de nouveau très-vif et nous fûmes réduits à abandonner le bateau à la garde de quelques hommes et à traverser à pied, au milieu de grands dangers, la glace jusqu'à Téréka, sur une étendue de huit milles d'Allemagne. Comme la glace qui est sur la mer a la propriété de fondre subitement dès que le dégel arrive, nous aurions pu être noyés. Le voïvode de Téréka ayant déjà été prévenu de notre arrivée, nous trouvâmes en atteignant le rivage plus de trois cents cavaliers mosco-

vites qui nous attendaient et qui avaient amené des chevaux pour nous conduire à la ville. Nous avions enfin, avec l'aide de Dieu, accompli la partie la plus dangereuse de notre voyage de retour et nous nous trouvions en lieu sûr.

La ville de Téréka est située à environ un mille de la mer Caspienne et à deux journées de Derbent, ville forte de la Turquie, dont les habitants font beaucoup de tort aux Moscovites et aux Persans, soit en pillant leurs bateaux qui sont jetés à la côte, soit en exerçant la piraterie (57).

Nous sommes restés six semaines à Téréka, jusqu'à ce que la mer fût entièrement dégagée. Le 18 mars suivant, nous prîmes de nouveau la mer pour nous rendre à Astarkan, où nous débarquâmes heureusement le 23 du même mois. Nous avons attendu dans cette ville jusqu'au vendredi saint (vieux style) que les bateaux fussent prêts pour le départ. Ce jour-là nous nous sommes de nouveau embarqués sur le Volga pour le remonter jusqu'à Kazan. Nous étions accompagnés par une escorte moscovite. A notre arrivée en cette ville, nous y trouvâmes une ambassade persane, retournant de Moscou en Perse ; c'était la même que mon défunt maître avait rencontrée l'année précédente : elle

se rendait alors à Moscou. Ces Persans nous apprirent que le grand-duc envoyait à leur roi quelques milliers d'hommes, entre autres d'habiles arquebusiers ainsi que quelques bonnes pièces de canon pour faire le siége de la forteresse de Derbent ; ils ajoutèrent qu'il avait excité le roi de Perse à continuer la guerre contre les Turcs *. Je suis d'avis qu'après la prise de cette forteresse, la mer et les routes seront beaucoup plus sûres. Nous avons trouvé à Kazan deux princes des Tartares Nogaïs qui ont voyagé avec nous jusqu'à Moscou. L'un d'eux s'appelait Jeroslan et l'autre Estreck. Ils avaient été faits prisonniers par les Cosaques moscovites et conduits à Kazan. Ils durent faire leur soumission au grand-duc. Le fils d'Estreck se fit baptiser, il épousa une fille de famille noble moscovite et on le garda comme otage. Ces deux princes avaient combattu en Hongrie avec les Turcs contre les chrétiens auxquels ils avaient fait beaucoup de tort : ils avaient emmenés en captivité beaucoup de chrétiens, dont un certain nombre gémissent encore sous le joug barbare. A mon arrivée à Moscou, le grand-duc me fit cadeau d'un timbre

* Voy. à l'Appendice la lettre de Boris à l'Empereur Rodolphe II.

de zibelines, de peaux de martres et de quelques aunes de velours.

Le 15 juillet suivant, le sieur Henri de Logau, gouverneur de Glatz et ambassadeur de Sa Majesté Impériale et Romaine, notre très-gracieux souverain, arriva à Moscou en grande pompe avec une suite de plus de soixante personnes. On lui fit, comme à nous autrefois, une réception solennelle. Quatre mille cavaliers moscovites et allemands étaient rangés sur la route, à un mille de la ville. On lui amena un grand nombre de magnifiques chevaux de selle dont le harnachement était orné d'or et d'argent, et parmi ces chevaux il s'en trouvait un de race arabe, avec une selle en brocart d'or. On conduisit l'ambassadeur en ville, en grande cérémonie, et on lui assigna le logis qui avait été occupé par l'ambassadeur de Holstein.

Je fus très-heureux de cette arrivée que j'avais attendue avec la plus vive impatience. Aussi, dès que l'ambassadeur eut fait son entrée en ville, je fis, jour et nuit, tous les efforts possibles pour obtenir accès auprès de lui et pour être logé dans la même maison que lui. Car il y avait longtemps que j'étais privé de la société des Allemands et réduit à me contenter de celle des Moscovites, dont j'étais fatigué.

Dès l'arrivée de l'ambassadeur, on envoya du palais du grand-duc diverses provisions en grande abondance, et, dans la suite, on fit parvenir chaque jour à sa cuisine un bœuf tout entier, sept moutons, trente poulets, du gibier, tel que lièvres et élans, des canards, du poisson, des œufs, du beurre, deux flèches de lard et autres approvisionnements. Comme boisson, on envoya plusieurs tonneaux de bière et d'eau-de-vie, et de trois espèces d'hydromel.

Trois pristafs (*curatores*) mis au service de l'ambassadeur, venaient le voir tous les jours et veillaient à ce qu'il ne manquât de rien.

Le 18 juillet, le grand-duc fit savoir à l'ambassadeur qu'il lui donnerait audience le lendemain. Le 19, à neuf heures du matin, on amena sur la place un grand nombre de chevaux avec des harnachements en or et des selles en velours; chacun put choisir la monture qui lui convenait. Le cortége se rangea dans le même ordre que lors de l'entrée en ville; seulement, les présents étaient portés en tête. Ils consistaient : 1° en douze beaux mousquets incrustés de nacre; 2° une grande et belle coupe dorée et trois beaux mousquets; 3° une belle chaîne d'or ainsi qu'une coupe; 4° une coupe avec un moulin

à eau*; 5° un bras en vermeil avec trois coupes et un oiseau de paradis**; 6° un beau bureau très-artistement travaillé en ivoire plaqué d'or fin; 7° trois grandes bouteilles en argent, hautes de plus de deux aunes et portées chacune par deux hommes; 8° deux vases de même grandeur; 9° un vaisseau en argent d'un beau travail et long d'environ deux aunes, avec tous les agrès tels qu'on les emploie en mer; 10° un beau cerf monté par une Diane et portant au cou une belle pierre fine et sur la tête des cornes faites de branches de corail; 11° les trois lettres de créance, recouvertes de taffetas rouge et vert, que l'ambassadeur portait lui-même. A ses côtés marchaient les deux principaux conseillers du grand-duc. Le cortége s'avançait ensuite trois par trois. Chaque rang se composait d'une personne de la suite de l'ambassadeur entre deux seigneurs moscovites. Depuis notre logis jusqu'au palais du grand-duc, la haie était formée par des soldats moscovites armés de mousquets et de sabres. Quand nous arrivâmes dans la salle d'audience, nous trouvâmes, comme je l'ai déjà raconté, le grand-duc assis

* « Ein schoener Becher daran eine Wassermühle gewesen. »

** « Ein silberner vergüldeter Arm, darauff drey Becher neben einem Paradisz Vogel gewesen. »

sur un trône doré, en face de la porte. Il n'était pas habillé de même qu'à ma première audience : il portait une double couronne et un vêtement en drap d'or, couvert de perles et de pierres précieuses et qui lui descendait jusqu'aux pieds. Une triple couronne, haute d'environ une aune et demie et magnifiquement ornée de pierres précieuses, était posée à côté de lui. Le jeune prince Fédor Borisovitch, âgé d'environ quinze ans, était assis à sa gauche. Il portait un vêtement en drap d'argent et tenait à la main un bâton doré. Lorsque l'ambassadeur, après avoir remis les présents et les lettres de créance, eut présenté sa requête, le grand-duc se leva, ainsi que le jeune prince; il demanda des nouvelles du grand et puissant Empereur et de messeigneurs ses frères bien-aimés. Il s'informa s'ils étaient encore en bonne santé. Quand la réception fut terminée, le grand-duc donna l'ordre de retenir à dîner l'ambassadeur ainsi que toutes les personnes qui avaient assisté à l'audience avec lui.

Nous fûmes conduits dans une autre salle toute garnie de bancs et dont les murs étaient couverts de tapisserie. On y voyait une grande crédence chargée d'objets d'or et d'argent, parmi lesquels un grand lion en argent qui pouvait contenir une tonne de bière, et un

tonneau en argent doré de la même capacité. Il y avait, en outre, une haute colonne couverte, du haut en bas, d'un nombre infini de coupes d'or et d'argent de diverses grandeurs. Nous attendîmes dans cette salle environ une heure, jusqu'à ce qu'on vînt nous chercher pour nous mettre à table.

On ouvrit une porte qui conduisait de cette salle dans une autre où le grand-duc ainsi que le jeune prince étaient assis sur des siéges dorés, devant une table tout en argent doré. On avait dressé, à côté, une autre table plus longue à laquelle prirent place l'ambassadeur impérial et toute sa suite dans l'ordre qu'ils avaient observé en se rendant au palais. Plus de deux cents Moscovites, tous beaux hommes et habillés uniformément en étoffe d'or, étaient chargés de nous servir et d'apporter les mets. On apporta au grand-duc un certain nombre de grands pains blancs qu'il partagea lui-même en morceaux ; il les fit distribuer à chacun de nous en suivant l'ordre dans lequel nous étions assis et en prononçant les paroles suivantes : « Hospodare Welike Kness Boris Fœdrowitzch swoiem Kleb te posollowat (58), c'est-à-dire, le Très-puissant Seigneur et Grand-Duc Boris Fedorovitch, etc., te fait la grâce de t'offrir du pain de sa table. » Après cela on apporta trois cents plats et vases en

or massif contenant des mets et des boissons de différentes sortes. On resta à table environ cinq heures. Deux cents Allemands dînèrent également dans la même salle que nous, mais ils ne furent pas servis de la même façon ; aucun d'eux ne s'approcha de nous et n'osa nous parler, car les Moscovites les surveillaient attentivement. Après le repas, on nous reconduisit à notre logis en observant le même ordre que lorsqu'on nous avait amenés. Quand nous fûmes revenus à notre maison, on nous offrit encore différentes boissons. Le 2 août, le grand-duc célébra l'anniversaire de sa naissance et nous envoya à cette occasion deux cents personnes portant chacune des provisions, surtout des poissons de différentes espèces, parce qu'en ce moment c'était le carême des Moscovites. En tête du cortége, on portait des pains si grands qu'il fallait deux hommes pour les soulever. On en remit un à l'ambassadeur ainsi qu'à toutes les personnes de sa suite, chacune à son tour, suivant son rang, en prononçant les paroles citées plus haut et en disant que le grand-duc nous faisait la grâce de nous l'offrir. Deux jours plus tard, le chancelier, accompagné de plusieurs boyards, apporta des fourrures de zibelines et de martres et des étoffes de Damas.

Il offrit à l'ambassadeur, au nom du grand-duc, un vêtement en drap d'or brodé de perles sur le devant et doublé de zibeline, de plus cinq timbres de zibelines, trois timbres de martres et trois de renards noirs. Les principaux personnages de la suite reçurent chacun un timbre de zibelines et un autre de martres, les gens de service reçurent chacun douze aunes d'étoffes de Damas. Le lendemain matin, de bonne heure, l'ambassadeur eut son audience de congé et nous partîmes le 24 août pour retourner en Allemagne par Narva et la mer. Une grande foule de seigneurs et de personnages de distinction nous accompagna à notre sortie de la ville.

Quant à ce qui s'est passé pendant notre voyage de Moscou jusqu'à Prague, Votre Majesté Impériale apprendra de son ambassadeur, le sieur Henri de Logau, avec d'amples détails comment nous nous embarquâmes à Narva sur deux navires suédois pour nous rendre à Gripswalde (Greifswalde) en Poméranie, comment nous fûmes forcés d'aller à Stockholm où le duc Charles nous traita magnifiquement, approvisionna abondamment notre bateau et le fit accompagner jusqu'à Gripswalde par un grand navire suédois; comment nous essuyâmes entre Bornholm et Œland une grande tempête qui sépara les

deux navires, et comment enfin nous sommes heureusement arrivés à Gripswalde où nous fûmes très-bien accueillis et magnifiquement traités par le duc Philippe Jules, prince de Wolgast, et par le duc de Stettin.

Fin du récit de ce voyage en Perse.





Imp. Dufrénoy, Paris.


CARTE
du
VOYAGE EN PERSE
fait par
Et. Kakasch de Zalonkemeny
Ambassadeur de l'Empr Rodolphe II (1602-1604)
—— Itinéraire de l'Ambassadeur
EMPIRE RUSSE
Gd Duché de Moscovie
ROYAUME DE POLOGNE
Lithuanie
EMPIRE OTTOMAN
Khanat de Crimée
Tartares
MER NOIRE
MER CASPIENNE
MER BALTIQUE
Mer d'Azov
HONGRIE
ALLEMAGNE
Principauté de Moldavie
Principauté de Valachie
Transylvanie
GÉORGIE
PERSE
Uzbeks
Bachkirs
Tchouvaches
Tchérémisses
Kht de Kazan
Kht d'Astrakhan
UKRAINE
Crimée
STOCKHOLM
MOSCOU
VARSOVIE
CRACOVIE
VIENNE
PRAGUE
CONSTANTINOPLE
Kiev
Smolensk
Vilna
Dantzig
Kazan
Astrakhan
Derbend
Trebizond
Sinoub
Tauris
Gravé par A. Martin, 41, Bd St Michel.
Imp. Dufrénoy, Paris
Echelle
0 100 200 300 400 500 Kilomètres

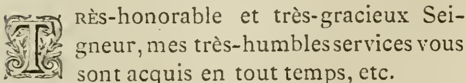


APPENDICE

PREMIÈRE LETTRE DE KAKASCH DE ZALONKEMENY

Moscou, 25 novembre 1602.

Au Très-Honorable Seigneur Wolf Unverzagt, baron de Retz et d'Ebenfurt, détenteur des fiefs de Peternel et de Haimburg, Conseiller intime de Sa Majesté, Président de la Chambre aulique, etc.



Très-honorable et très-gracieux Seigneur, mes très-humbles services vous sont acquis en tout temps, etc.

Le 18 octobre je vous ai écrit de Smolensk, la première ville moscovite, et je vous ai fait connaître ce qui m'était arrivé jusqu'à cette date.

J'ai cru de mon devoir de ne négliger aucune occasion de vous transmettre quelques détails sur la suite de mon voyage.

Malgré la promesse faite par les gens qui m'avaient été donnés à Smolensk, pour former mon escorte, que j'arriverais à Moscou au bout de cinq jours, je ne mis pas moins de deux semaines et demie pour atteindre cette ville, en faisant quatre ou cinq milles par jour.

Tous les jours, j'exhortais mes compagnons à presser leur marche et j'employais pour les convaincre divers moyens de persuasion ; mais tous mes efforts demeurèrent sans résultat, car les Moscovites alléguèrent comme excuse qu'ils avaient reçu des instructions du grand-duc et qu'ils n'y pouvaient contrevenir.

J'avais cependant adressé d'Orsa au chancelier une lettre dans laquelle je lui exposais en termes fort clairs, qu'après avoir accompli ma mission auprès du grand-duc, je devais me mettre immédiatement en route pour la Perse, de façon à pouvoir traverser la mer avant les gelées.

Je le priai donc de vouloir bien faire en sorte que rien ne vînt plus retarder mon voyage jusqu'à Moscou, et de vouloir bien s'employer pour me faire avoir promptement une audience du grand-duc. J'arrivai enfin, avec l'aide de Dieu, le 6 novembre en bonne

santé à Moscou. J'eus mon audience le 17. A la vérité, je n'avais pas laissé passer un jour sans solliciter cet honneur. Le chancelier Ivanovitch Vlassion, qui avait été autrefois envoyé auprès de Sa Majesté Impériale notre gracieux maître, et reçu par lui à Pilsen, me fit dire par son secrétaire de ne pas me formaliser de ces retards.

Il m'en donna la raison en me disant que le duc Jean, frère du roi de Danemark, venu pour demander en mariage la fille du roi, était mort deux jours après mon arrivée. C'était un prince doué des plus belles qualités, et le grand-duc se montrait très-affecté de sa mort. Il avait pris le deuil, ainsi que toute la cour, et il était d'une fâcheuse humeur.

Mon audience se passa de la manière suivante : de bonne heure, environ vers dix heures, on me présenta au nom du grand-duc, pour moi et pour huit de mes serviteurs, neuf chevaux richement harnachés. On me pria en même temps de me tenir prêt, car le grand-duc désirait me voir. Entre dix et onze heures le pristaf (c'est ainsi que l'on appelle la personne chargée de pourvoir à mon entretien) parut avec quarante personnes de la cour; ils étaient tous à cheval et ils venaient me chercher. Les rues, jusqu'au château, étaient remplies de spectateurs ; le châ-

teau en renfermait encore davantage. Au dire de mon interprète qui a souvent visité ce pays, les choses se passent de la sorte sur l'ordre exprès du grand-duc, afin que l'ambassadeur soit frappé d'étonnement à la vue de la foule. On sonna une grosse cloche jusqu'à ce que j'eusse atteint le haut de l'escalier du château. Le prince était dans la troisième salle à partir de l'escalier; il était assis sur un trône élevé de trois marches et drapé en étoffe gris de fer en signe de demi-deuil. Le jeune fils du grand-duc était vêtu de velours moucheté noir et blanc et il était assis sur un autre trône à droite de son père. Des deux côtés, mais à une certaine distance, étaient assis les boyards et les principaux personnages du pays, au nombre d'environ deux cents, plutôt plus que moins. Le chancelier prit le premier la parole en ces termes : « Sa Sérénissime et Très-puissante Majesté Impériale Romaine l'Empereur et Roi, le très-cher frère de Votre Majesté, a envoyé auprès de Votre Majesté un ambassadeur qui se présente en ce moment devant elle. » A ces mots, je dus m'avancer et baiser la main des deux princes : je revins à ma place, et le chancelier me fit dire que je pouvais prendre la parole, que Sa Majesté m'entendrait avec plaisir.

La veille de mon audience, le chancelier

m'avait envoyé son secrétaire, pour me prier de ne pas faire un long discours, parce que l'Empereur était mal disposé et qu'il ne pouvait pas m'accorder une longue entrevue. Il me fit demander aussi de lui communiquer mon discours, pour voir s'il ne s'y trouvait rien de contraire aux usages des Moscovites. Il me pria en outre de ne point parler de mon voyage en Perse. Je lui fis tenir le petit discours que j'avais préparé, mais que je ne pus prononcer. Le secrétaire partit; il revint le soir et me pria, au nom du chancelier, de parler en allemand et de me contenter de complimenter le prince au nom de Sa Majesté; il me demanda de mettre par écrit les paroles que je devais prononcer, afin qu'il pût les modifier selon les usages moscovites; il me pria aussi d'y joindre quelques mots à l'adresse du jeune prince. Je rédigeai un petit discours en présence du secrétaire, car il ne voulait pas partir sans l'emporter avec lui. Il me fut rendu le lendemain matin, de très-bonne heure, corrigé de la façon suivante *. Il contient les paroles que j'ai prononcées, sans y rien ajouter.

Aussitôt que mon discours fut achevé, le grand-duc se leva, se découvrit et demanda

* Voy. page 97.

des nouvelles de la santé de son frère l'Empereur Romain. Lorsque j'eus répondu, le jeune prince se leva également, se découvrit et me fit la même question. Quand il eut fini, le grand-duc appela le chancelier et lui fit prononcer les paroles suivantes : « Etienne, le Sérénissime et Tout-Puissant Empereur de tous les Russes, le Souverain de tant de pays et de tant d'Etats, dit qu'il vous a vu avec plaisir et qu'il est satisfait de vos paroles ; il lira la lettre de l'Empereur Romain et lorsqu'il aura pris connaissance des demandes de Sa Majesté, il vous donnera réponse. Le grand-duc rappela ensuite le chancelier et lui fit prononcer les paroles suivantes : « Etienne, le Sérénissime, etc., etc., dit qu'il ne vous retiendra pas davantage cette fois-ci : vous devez vous rendre à votre logis où vous serez aujourd'hui l'hôte de Sa Majesté ; vous recevrez les mets de sa table et Sa Majesté désire que ce jour soit pour vous un jour de réjouissance. » Je fus ainsi congédié. Entre midi et une heure, je vis arriver environ cent personnes apportant du pain, des boissons, des viandes de différentes espèces telles que bœuf, cerf, élan et autres pièces de venaison, des poulets et des oies en grande quantité. Je fis donner douze ducats de gratification et je mangeai ces provisions en com-

pagnie d'un grand nombre de seigneurs de la cour. Le lendemain, 18 novembre, je fis demander par mon pristaf une audience au chancelier. Je renouvelai tous les jours cette demande jusqu'au 21, jour où il y fut fait droit. J'avais exprimé le désir de connaître l'époque de mon départ; le chancelier me fit dire le 23, par son secrétaire, que j'obtiendrais bientôt mon congé; il me conseilla de commencer les préparatifs de mon voyage et de me procurer ce qui me serait nécessaire pour me préserver du froid. Hier au soir, 24 de ce mois, le chancelier me fit annoncer, par son secrétaire, que mon congé m'était accordé et que je devais être prêt à me mettre en route aujourd'hui même. Je viens de lui faire répondre que mes préparatifs étaient déjà terminés, mais que j'espérais pouvoir, avant mon départ, baiser la main de Sa Majesté et obtenir sa gracieuse bénédiction pour un si long voyage. Je le priai de me faire savoir si le grand-duc consentait à me recevoir; je n'ai pas encore de réponse et j'écris présentement à Votre Grâce en toute hâte. Le froid est excessivement rigoureux ; la neige est épaisse.

Au dire du secrétaire, il y a jusqu'à à Astarkan, situé sur les bords de la mer Caspienne, deux mois et demi de voyage et

même plus; mais je dois, au bout de six jours, atteindre le Volga, et comme ce fleuve n'est pas gelé, je m'embarquerai et j'arriverai en trois semaines à la mer Caspienne. Autant que j'ai pu comprendre mon interprète, le prince veut hâter mon départ, afin que je puisse faire le voyage par eau; car la route par terre, à travers les déserts de la Tartarie, est non-seulement plus longue et plus fatigante, mais encore elle est dangereuse. Il faudrait, à mon avis, que le Volga fût un rocher et non pas un fleuve pour ne pas geler par un froid tel que celui que nous éprouvons. Dieu sait que j'ai dépensé quatre-vingt-six ducats en peaux de renards et de moutons, en bonnets, houseaux, bottes, gants, etc., pour mes gens et pour moi. On n'accepte ici les ducats que lorsqu'ils sont de poids. J'invoque la bénédiction de Dieu et je suis bien décidé à consacrer au succès de ma mission toute mon activité et toutes les ressources de mon esprit sans ménager ma santé et ma vie. Je me permets de recommander humblement ma femme à Votre Grâce. J'ai fait mon testament en sa faveur et je l'ai remis au grand chancelier avec une supplique pour en obtenir la confirmation. Ma demande avait été bien accueillie et comme je suis parti sur ces entrefaites, Sa Grâce le sieur Barvitius n'a

pas pu la remettre, en ma présence, entre les mains du sieur Dietz, secrétaire du Tyrol, pour qu'il l'expédiât. J'ai aussi sollicité au sujet d'un fief dans le Tyrol; ma demande a été agréée, mais je n'ai pas pu attendre le règlement de cette affaire. Je prie Votre Grâce, au nom de Dieu, d'interroger le sieur Dietz à ce sujet, de vouloir bien tout arranger pour le mieux à l'avantage de ma femme et de lui expédier les pièces à Botzen. Je sais que j'entreprends un voyage plein de périls; mais tout est possible avec l'aide de Dieu, en qui j'ai confiance. Je suis assuré *quo autore tantum provinciam suscepi*, *eodem domino adjutore ubique tutum me futurum et omnia ex sententia gesturum*. On n'entend pas parler encore du sieur Abraham de Thonaw *; on m'a si souvent interrogé à son sujet qu'il semble que l'on ait des doutes sur son arrivée, ce qui cause un certain mécontentement. Que Votre Grâce ne m'en veuille pas de la longueur de ma lettre. J'ai tenu à lui bien faire comprendre toute ma conduite. Je supplie humblement le Dieu tout-puissant d'accorder à notre très-gracieux souverain, ainsi qu'à Votre Grâce, un heureux Avent et une nouvelle année pleine de prospérité et que

* Kakasch veut parler de Henri de Logau.

dans sa divine providence il vous en accorde un grand nombre d'également fortunées. Amen.

Illustrissimæ Dominationis V. servus addictissimus, affinis indignus,

Stephanus Kakasch de Zalonkemeny, m. p.

Je prie également Votre Grâce de ne pas considérer comme une preuve d'orgueil de ma part le terme d'*affinis* que j'ai ajouté à mon nom; j'ai agi ainsi pour que mes supérieurs ne s'étonnent point de voir que j'écris à Votre Grâce des lettres confidentielles plus longues que celles que je leur adresse à eux-mêmes.

Monseigneur, je venais de terminer cette lettre quand le secrétaire du chancelier est venu me trouver avec deux jeunes Moscovites de distinction en m'annonçant au nom du chancelier que ces jeunes gens seraient mes compagnons de voyage jusqu'à Kasan. Dans cette ville j'en trouverai deux autres qui iront avec moi jusqu'à Astarkan, le voyage étant trop long pour que les premiers puissent m'accompagner jusqu'au bout. Astarkan est un pays scythe qui s'étend jusqu'à la mer Caspienne et dont la capitale porte le même nom. C'est l'*emporium Tartarorum;*

ses habitants reconnaissent la suzeraineté du grand-duc de Moscovie. Dans certains livres il est question de cette ville sous le nom de Citracanum. Je ne sais pas encore si les jeunes gens qui vont m'accompagner voyageront à mes frais ou non. Le secrétaire m'annonça en outre que l'on avait préparé cinq traîneaux chacun à deux places et attelés d'un cheval. L'entretien des chevaux sera-t-il à ma charge? le temps me l'apprendra. Le chancelier doit me remettre lui-même, demain matin de bonne heure, la lettre pour le Kusselbas ou roi de Perse, ainsi que les autres papiers. Il me faudra être tout prêt et avoir fait charger les voitures afin de pouvoir me mettre en route immédiatement. Je ne pourrai plus avoir d'audience de l'Empereur, car Sa Majesté passe presque tout son temps au lit, mais le chancelier me parlera au nom de Sa Majesté et me donnera la bénédiction pour lui. Je termine ici cette lettre, je ne pourrai plus rien y ajouter, car je dois partir demain matin de bonne heure, aussitôt après l'audience du chancelier. Cependant j'aurais désiré rendre compte à Votre Grâce de mon entretien avec le chancelier. J'envoie cette lettre jusqu'à Polotzka (59) par un de mes domestiques, originaire de cette ville, où il a laissé sa femme. Polotzka est une ville forte

appartenant à la couronne de Pologne; elle fut enlevée aux Moscovites par le roi Etienne. J'adresse mes lettres au Père Michaelis Slubowski, *Rector Collegii Polotnensis*, qui les expédiera aux jésuites de Cracovie. J'aurais bien voulu emmener ce serviteur en Perse; il parle très-bien la langue moscovite et il m'a rendu ici de grands services comme interprète. Lors de mon passage à Cracovie, je l'avais engagé pour un an moyennant une forte somme, mais je lui avais caché ainsi qu'à tous mes autres domestiques (ce qui m'a valu beaucoup de désagréments) mon intention d'aller en Perse, et maintenant il ne veut pas entreprendre ce voyage à l'insu de sa femme. Je lui donne 10 ducats pour ses frais de route sans compter ce que j'ai acheté pour lui. Nous sommes donc huit ou plutôt dix en comptant les deux Moscovites. Il ne se passe ici rien de nouveau que je puisse mander à Votre Grâce. Je me suis soigneusement informé si le roi de Perse était en hostilité avec l'ennemi héréditaire, mais on ne sait rien de positif. Le grand-duc a envoyé l'année passée des ambassadeurs en Perse, ils ne sont pas encore de retour. Que le Dieu tout-puissant conserve la santé de Votre Grâce à laquelle je me recommande en toute humilité.

DEUXIÈME LETTRE DE KAKASCH DE ZALONKEMENY

Moscou, 26 novembre 1602.

Adresse semblable à celle de la lettre précédente (*en latin*).

Très-honorable et très-gracieux Seigneur, mes très-humbles services vous sont acquis en tout temps, etc.

Ce matin, de très-bonne heure, il y a environ deux heures, j'ai eu mon audience du chancelier auquel j'ai fait mes adieux définitifs et j'étais sur le point de partir. Mon ancien domestique, Mathias Offanassovitz Nieronowski, allait monter à cheval pour se mettre en route avec mes lettres lorsque survint un serviteur du chancelier qui me demanda au nom du grand-duc de retarder de deux jours le départ de mon domestique, parce que le grand-duc voulait lui confier une lettre pour Sa Majesté Impériale Romaine. Je demandai alors un délai d'une demi-heure pour vous écrire et vous rendre compte de tout ce qui m'arrivait, mais je ne pus le faire qu'après que le domestique fut retourné chez le chancelier et m'en eut rapporté l'autorisation. J'ai été un peu embar-

rassé de la proposition du chancelier, car mon serviteur ne devait aller que jusqu'à Polotzka. Après mûre délibération, je crus que le meilleur parti à prendre était d'engager mon domestique à porter la lettre du grand-duc ainsi que les miennes jusqu'à Prague. Il s'est décidé à le faire quand j'eus souscrit aux deux conditions suivantes :

1° Que j'obtiendrais pour lui, par l'intermédiaire du nonce du pape en Pologne, l'exemption du *trentième*. Il fait le commerce et il se rend de temps à autre à Riga pour y faire des achats. Dans mon embarras, je lui ai promis cette faveur, m'en remettant à la bonté du nonce, mon très-gracieux seigneur. Je vais écrire à ce sujet à Monseigneur le nonce ainsi qu'à Monseigneur l'évêque de Cracovie, Bernard Macieovius, qui m'a souvent donné des preuves de sa bienveillance. Dans le cas où mon messager tiendrait sa promesse et irait lui-même jusqu'à Prague, je prie Votre Grâce d'obtenir pour lui, au moment de son retour, une lettre de recommandation de Monseigneur le nonce Philippe Spinello à Monseigneur Claudius Rangonus, nonce en Pologne. Il pourra ainsi obtenir plus facilement ce qu'il désire, à moins que Votre Grâce ne trouve pour lui une meilleure récompense.

Sa deuxième condition est que Sa Majesté mon très-gracieux maître, veuille bien lui faire un cadeau comme marque de sa satisfaction et lui accorder ses frais de route et d'entretien pour la durée de son voyage aussi bien que pendant son séjour à Prague.

Polotzka est situé à deux cent quarante milles de Prague.

Je vais rapporter en toute hâte à Votre Seigneurie ce que le chancelier m'a dit ce matin. Il a commencé par me faire des excuses de ce que Sa Majesté m'avait refusé une audience de congé, mais le grand-duc ayant l'intention de me recevoir à mon retour, je pouvais, dès maintenant, me considérer comme ayant obtenu cette faveur.

Puis il a répondu de la manière suivante aux demandes formulées dans ma lettre :

1° En réponse à la demande que j'avais faite pour obtenir un libre passage à travers la Moscovie ainsi que des recommandations auprès des princes voisins, Sa Majesté me donnait deux personnages de la cour pour m'accompagner jusqu'à Kasan et promettait d'écrire dans cette ville, afin que deux autres personnes se tinssent prêtes à m'accompagner jusqu'à Astarkan, ville frontière du duché de Moscovie. Sa Majesté promettait, en outre, d'écrire aux autorités tartares et aux autres

princes pour me faire obtenir le libre passage à travers leur pays; elle m'assurait que je n'avais rien à craindre pour ma sécurité et que jusqu'à Kasan, je n'aurais rien à payer ni pour les chevaux ni pour les voitures.

2° Sa Majesté consentait à me procurer l'interprète parlant parfaitement la langue persane que je lui avais demandé. Elle promettait d'envoyer à ce sujet des ordres précis au gouvernement d'Astarkan.

3° Elle lui recommanderait en même temps, pour ce qui concernait une troisième demande, de me faire préparer un bon bateau avec un maître d'équipage expérimenté ainsi qu'une escorte pour la traversée de la mer Caspienne.

4° Tout cela, conformément à ma quatrième demande, serait prêt dès que le vent serait favorable, afin que rien ne retardât mon départ.

5° De plus, Sa Majesté a écrit à Abbas Kusselbas, conformément aux désirs de Sa Majesté Impériale Romaine. Cette lettre vient d'être remise entre mes mains. — Le secrétaire m'avait déjà annoncé hier que j'étais autorisé à envoyer un domestique avec des lettres. Enfin, ajouta-t-il, je pouvais être assuré que j'étais en faveur auprès de Sa Majesté, et qu'elle m'avait vu avec plaisir.

Elle me souhaitait un bon voyage et un heureux retour. Ce que j'avais de mieux à faire était de revenir par Moscou, où j'étais certain de trouver auprès de Sa Majesté un accueil des plus favorables. J'ai remercié de toutes ces faveurs aussi bien que j'ai pu.

Je termine ici cette lettre écrite en toute hâte. Comme il est près de midi, j'envoie au chancelier pour lui faire dire que je voudrais remettre mon départ à demain. J'ai encore à écrire au nonce et à l'évêque de Cracovie au sujet des affaires de mon messager. Je termine en me recommandant de nouveau à Votre Grâce, moi et ma famille, et en souhaitant du fond de mon cœur, à Votre Grâce et à toutes les personnes qui la touchent de près, que Dieu leur accorde une vie longue et heureuse. S'il plaît à Dieu, j'écrirai de Kasan à Votre Grâce par l'intermédiaire des gens de mon escorte.

Fait à Moscou, le 26 novembre 1602.

De Votre Grâce le très-humble et très-obéissant serviteur,

Étienne Kakasch de Zalonkemeny, m. p.

Pour la seconde fois, je supplie en toute humilité Votre Grâce de ne pas considérer comme une marque d'orgueil et de présomp-

tion de ma part, si moi, créature indigne et homme de peu de valeur, j'ose me dire votre parent; je l'ai annoncé à mon messager afin qu'il fût d'autant plus certain que ses services ne resteraient pas sans récompense. De cette manière, je suis sûr qu'il accomplira fidèlement sa mission.

Je dois remercier toute ma vie le Dieu tout-puissant du bonheur qui m'est échu en partage, et je m'acquitte journellement de ce devoir. Sans la lettre du grand-duc, mon courrier n'aurait pas eu besoin de se rendre à Prague. Mes lettres auraient été en bonnes mains chez les Pères. Mais, comme je suis obligé de partir et que mon courrier doit attendre la lettre du grand-duc, je n'ai pas cru convenable de livrer pour ainsi dire au hasard une missive importante adressée à mon très-gracieux Souverain. Et pourtant cela n'occasionnera pas de grands frais; car, pourvu que le courrier obtienne du roi de Pologne la faveur qu'il demande, cette récompense lui paraîtra presque suffisante.

(*Orig. cum sigillo.*)

DISCOURS PRONONCÉ PAR KAKASCH EN PRÉSENCE DU GRAND-DUC BORIS

J'ai prononcé d'une voix claire les paroles suivantes, qui avaient été préalablement corrigées par le chancelier :

« A Très-Sérénissime et Très-Puissant Seigneur Boris Fedorovitch, Empereur Autocrate de tous les Russes, Très-Puissant Tzar de Kasan, d'Astarkan et de Sibérie, Grand-Duc de Moscou, de Vladimir, de Novgorod, Seigneur de Pleskaw, de Smolensk, de Twer, etc. ;

« Très-Gracieux et Très-Sérénissime Prince et Seigneur Fedor Borisovitch (c'est son fils âgé de seize ans qui était assis à côté de lui), Prince de tous les Russes, etc.;

« Sa Majesté Impériale Romaine Rodolphe II, Roi de tous les Allemands, de Hongrie et de Bohême, etc., etc., mon très-gracieux maître envoie par moi, à Votre Majesté, cette lettre amicale et fraternelle. »

A ces mots, le chancelier prit la lettre de mes mains et la remit au grand-duc. Celui-ci examina attentivement le cachet, et je dus garder le silence jusqu'à ce que le chancelier

me demandât si j'avais encore quelque chose à dire. Je répondis alors : « Très-Sérénissime et Très-Puissant Empereur et Grand-Duc, Sa Majesté Romaine Impériale et Royale mon très-gracieux Souverain envoie à Votre Majesté, comme à son très-cher frère et excellent ami, les assurances de son amitié et de son affection fraternelle. Puisse le Dieu tout-puissant accorder à Votre Majesté une vie longue et heureuse, et une excellente santé. Puisse-t-il faire régner dans tous vos illustres royaumes, principautés et seigneuries, une paix durable, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand bien de la religion chrétienne. Votre Majesté verra, par la lettre ci-jointe, quels sont les désirs de Sa Majesté Impériale et Romaine mon gracieux maître, etc. »

Les demandes qui étaient exposées dans la lettre étaient les suivantes :

1° Que Sa Majesté voulût bien m'accorder un sauf-conduit et une escorte pour traverser ses États et ceux des Princes ses voisins (auxquels Sa Majesté voudrait bien écrire).

2° Que Sa Majesté voulût bien me donner pour compagnon de voyage un homme parlant bien le persan. Il vivrait à mes frais et je le traiterais comme mon propre frère.

3° Que Sa Majesté voulût bien écrire au

sultan d'Astarkan de me préparer, à mes frais, un bon navire pour traverser la mer Caspienne, et de me procurer un capitaine expérimenté qui pût faire mettre à la voile au premier vent favorable.

4º Que Sa Majesté voulût bien me permettre d'envoyer mes lettres à Prague par un de mes serviteurs, parce que Sa Majesté Impériale mon très-gracieux maître m'avait enjoint de lui annoncer mon arrivée à Moscou, ainsi que mon départ de cette ville, et surtout de lui donner au plus tôt des nouvelles de la santé de Son Altesse Grand-Ducale.

5º Que Sa Majesté voulût bien m'accorder une audience de congé le plus tôt possible, afin de presser mon départ.

Je m'en remets entièrement, pour tout cela, à la gracieuse bienveillance et au bon plaisir de Votre Altesse Grand-Ducale, ainsi que Sa Majesté Impériale et Royale, mon très-gracieux souverain, me l'a ordonné, me disant d'exposer mes désirs et de m'en rapporter complétement à la gracieuse bienveillance de Votre Altesse Grand-Ducale, à laquelle je devais me soumettre entièrement.

LETTRE DU GRAND-DUC BORIS A L'EMPEREUR RODOLPHE II

Au nom de la Très-Sainte Trinité, etc.,

Nous, Tzar et Grand-Duc Boris, etc.,

Au puissant Seigneur notre très-cher Frère Rodolphe II, par la grâce de Dieu, Empereur élu des Romains, etc.

Votre Dilection, notre très-cher Frère, par l'intermédiaire de Son ambassadeur Etienne Kakasch, nous a fait remettre Sa très-gracieuse lettre dans laquelle Elle écrit à Notre puissante Seigneurie qu'elle envoie Son ambassadeur au Châh de Perse, pour conclure avec lui un traité d'alliance et d'amitié, pour lui annoncer qu'Elle est en guerre avec les Turcs, que Son intention est de continuer cette guerre et qu'Elle prie le Châh de Perse d'attaquer de même le Sultan des Turcs et d'employer toutes ses forces à lui nuire et à ruiner sa puissance.

Votre Dilection nous demande aussi notre aide et assistance fraternelle pour faciliter le passage à travers nos Etats de Son ambassadeur Etienne Kakasch, de prévenir en outre le Châh de Perse de son arrivée, de

telle sorte que par nos soins, notre zèle et notre diligence, sa mission ait tout le succès désirable.

Nous, Boris Fedorovitch, Tzar et Grand-Duc Autocrate de tous les Russes, nous avons reçu et lu avec bienveillance les lettres de Votre Dilection, que nous a remises Son ambassadeur. Nous avons donné les ordres nécessaires pour qu'il pût traverser nos vastes Etats sans être retardé et pour qu'il fût pourvu de chevaux, de provisions et de tout ce qui lui était nécessaire pour accomplir son voyage jusque dans les Etats du Châh. De plus, nous lui avons fait donner une escorte.

Pour bien montrer l'affection fraternelle que nous avons pour Votre Dilection et pour Lui donner toute l'assistance qu'Elle désire, nous avons écrit au Châh de Perse qu'il voulût bien, sur notre demande et par amour pour nous, entrer en rapport d'affection fraternelle avec Votre Dilection notre frère Rodolphe, Empereur des Romains, et faire alliance contre le Turc.

En effet, nous avons envoyé auprès du Châh de Perse notre ambassadeur le seigneur Jaroszlafsky, avec une nombreuse suite, pour prier le Châh qu'il voulût bien, en considération de l'affection qu'il nous porte, se mettre lui-même à la tête des troupes qu'il

enverrait contre le Turc et pour l'engager à ne jamais traiter de la paix avec lui.

Dans ce cas, nous étions disposé à l'aider, en tout temps, dans ses entreprises contre les Turcs. Le Châh, conformément à notre désir, s'est mis à la tête de son armée, est sorti de ses Etats pour marcher contre le Sultan Turc, l'ennemi de Votre Dilection. Pour lui venir en aide dans cette expédition, nous lui avons envoyé notre sujet Alexandre Grusinszki, avec une nombreuse armée.

D'autres seigneurs, dont les terres touchent à la Perse et qui autrefois étaient soumis aux Turcs, se sont joints à Alexandre Grusinszki. Nous avons fait tout cela par affection pour Votre Dilection, notre frère Rodolphe, Empereur des Romains, pour Lui prouver notre désir de Lui donner secours et assistance en toutes choses. Avec l'aide de Dieu et grâce à notre assistance, le Châh de Perse Abbas a remporté d'importants succès sur le Turc, il lui a enlevé des villes et des provinces, lui a tué beaucoup de monde, lui a fait de nombreux prisonniers et a exercé de grands ravages dans ses Etats. Le Châh de Perse Abbas, conformément au désir que nous lui avons exprimé, continuera la guerre contre le Turc.

Il nous a fait parvenir toutes ces nouvelles

par l'entremise de son ambassadeur Mechti Couli Beg, son proche parent. Ce même ambassadeur a reçu de lui l'ordre de se rendre auprès de Votre Dilection, notre frère le grand Empereur des Romains. Il est porteur de lettres et d'instructions au sujet des affaires dont nous avons parlé.

Votre Majesté peut reconnaître ainsi le désir que nous avons de Lui témoigner notre affection fraternelle et de Lui donner des preuves en toute occasion de notre bienveillante assistance.

Ecrit en notre palais, à Moscou, capitale de nos Etats, l'an 7012 de la création du monde, au mois d'août.

EXTRAIT DU RAPPORT DE HENRI DE LOGAU A JEAN BARVITIUS

1604, le 6 novembre.

... S'il a été envoyé après les autres, la raison en est, comme Monseigneur ne l'ignore pas, que, deux ans auparavant, Étienne Kakasch fut envoyé en Perse. Ce dernier supporta pendant un an et demi de grandes fatigues, fut souvent obligé de s'arrêter en route, et

ne put arriver en Perse; il atteignit la frontière de ce pays, où il tomba malade des suites des souffrances qu'il avait endurées; il mourut avec tous ses serviteurs, à l'exception d'un seul, qui enterra ses compagnons. Avant de mourir, Kakasch, pour se conformer à ses instructions, mit en ordre ses papiers, ainsi que les discours latins qu'il avait rédigés. Puis, il donna ses ordres au seul serviteur qui lui restait, lui enjoignit de continuer son voyage après sa mort, et lui enseigna de quelle manière il devait, dans la suite, mener ses affaires. Là-dessus, le serviteur se mit en route, arriva en Perse, et trouva, à Tauriz, le roi qui, à la tête d'une armée de cent mille hommes, venait de s'emparer de cette ville. Le roi le reçut avec bienveillance; il lui donna immédiatement audience, et, en l'honneur de Sa Majesté Impériale, il le traita avec une grande considération. Il le congédia ensuite, et lui ordonna de se rendre auprès de Sa Majesté en compagnie de cet ambassadeur *. Il lui recommanda de se hâter autant que possible, parce qu'il avait appris que le Sultan turc avait offert la paix à Sa Majesté Impériale, et qu'il désirait que cette paix ne fût pas con-

* L'ambassadeur de Perse, Mechti Couli Beg.

clue. Le roi pria ce serviteur d'exhorter Sa Majesté à refuser la paix que les Turcs lui offraient. Il donna comme raison qu'il s'était déjà très-avancé dans le pays, qu'il s'était emparé de plusieurs provinces considérables, de plusieurs forteresses importantes, et qu'il avait l'intention de continuer sans relâche à poursuivre les Turcs. De cette manière, leur puissance serait affaiblie en Hongrie, et Sa Majesté Impériale pourrait d'autant plus facilement leur faire éprouver des pertes.

Tel est l'objet de la mission que l'ambassadeur va remplir auprès de Sa Majesté Impériale. A son arrivée, il Lui présentera cette demande et quelques autres encore; j'ai cru devoir, au préalable, en aviser Votre Seigneurie.

Signé : Henri de Logau.





NOTES

(1) Husseïn Ali Beg.

(2) Schweidnitz, Oelsse et Wartenberg sont aujourd'hui des villes de la Silésie prussienne.

(3) Wieloun.

(4) Czestochova.

(5) Au lieu de Wildow il faut lire Wilna. Cette ville, capitale de la Lithuanie, bâtie au confluent de la Wilna et de la Wila, était, au commencement du xvii[e] siècle, entourée d'un mur fortifié et défendue par deux châteaux forts. L'église cathédrale, affectée au culte catholique, était placée sous l'invocation de saint Stanislas. (*Guagninius*, *Lithuaniæ descriptio. Cracoviæ*, *1578*, f° 230.)

(6) Ces Tartares formaient un corps de troupes auxiliaires. On trouve encore aujourd'hui en Lithuanie quelques familles qui descendent de ces Tartares et qui suivent la religion musulmane.

(7) Minsk.

(8) Orcha.

(9) Baevo.

(10) Le mot russe granitza, en allemand Grænze, signifie frontière.

(11) Le Dniepr.

(12) Tectander a écrit par erreur saint Bernard au lieu de saint Basile. Tous les couvents en Russie suivent la règle de saint Basile.

(13) Dorogobouje.

(14) Tzarevo-Zaïmiscie.

(15) Borowsk.

(16) Mojaïsk.

(17) Le récit de Tectander est inexact. Fédor Ivanovitch épousa la sœur de Boris.

(17) Le Tzar Boris Goudounof était d'origine tartare : sa sœur Irène avait épousé Fédor Ivanovitch qui monta sur le trône en 1584, et cette haute alliance permit à Boris d'usurper le pouvoir. Démétrius, frère de Fédor, dernier descendant de Rurik, fut assassiné dans la ville d'Ouglitch où il avait été relégué. Fédor mourut en 1598, d'une maladie de langueur causée par le poison.

Boris, élu tzar, fut solennellement couronné l'année suivante. Il proposa, en 1601, à Christian IV, roi de Danemark, de donner à son frère Jean, sa fille Alexia en mariage. Le prince Jean, qui était à Ostende, assiégée par les Espagnols, se rendit à Moscou, mais il mourut d'une maladie aiguë quarante jours après son arrivée. Boris mourut empoisonné en 1605, apres avoir régné douze ans.

(18) Un baston ferré d'une pointe d'acier carrée, lequel baston est en forme de crosse, nul ne l'osant porter que les empereurs, qui est un baston dont jadis les grands Ducs recevoient hommage du Tartare Distkrim. (Dechti Qirim, les steppes de la Crimée.) Margeret, *Estat de l'empire de Russie et grande duché de Moscovie*, édition publiée par H. Chevreul. Paris, 1855, page 10.

Tectander donne à ce sceptre le nom de *Tzakan*. Ce mot est une corruption du persan *tchogan*, qui est le nom du bâton recourbé par un bout qui sert aux cavaliers à ramasser et à pousser la balle dans le jeu du mail.

(19) Le régale ou échelette était un instrument formé de lames de bois dur qu'on touchait avec une petite boule d'ivoire attachée à une petite baguette (Littré).

(20) Il faut lire cinq cent mille.

(21) Je pense que le lecteur lira avec intérêt la description de la ville de Moscou à la fin du XVIe siècle, tracée par Guagnino, toujours si bien renseigné et si exact.

« Moscou est une très-grande ville entièrement construite en bois, et qui s'étend principalement du côté de l'Orient; elle paraît avoir plus d'étendue qu'elle n'en a en réalité et elle semble si vaste à cause du grand nombre de places, de cours et de jardins qui entourent les maisons. En outre, les artisans dont le métier exige l'emploi du feu, occupent hors de la ville une longue rue dont les maisons sont isolées au milieu de places, de prés et de champs. La ville paraît couvrir ainsi un espace immense et sans limites. Basile, père du grand-duc actuel, a fait construire sur l'autre rive du fleuve un faubourg pour y loger ses gardes et les troupes étrangères (Polonais, Allemands et Lithuaniens) qu'il avait à son service. Ces gens sont naturellement portés à la boisson; ce faubourg reçut en conséquence le nom de Nalewki, qui dérive d'un mot russe qui signifie « remplir les coupes. »

« Le prince permet à ses gardes et aux soldats de s'enivrer, tandis qu'il le défend aux Moscovites sous des peines très-sévères. Il n'y a d'exception que pendant les jours de grandes fêtes : la Nativité et la Résurrection du Christ, la Pentecôte, la fête de saint Nicolas, auquel on rend des honneurs presque divins, celles de la Vierge Marie, de saint Pierre et de saint Jean. En ces jours-là, tout le monde est comme hors de soi; on se félicite de revoir cette fête, non point pour honorer le saint dont on célèbre l'anniversaire, mais pour célébrer Bacchus. Les offices religieux sont à peine terminés que les fidèles se précipitent comme des porcs sur toutes sortes de boissons. Les buveurs, bientôt ivres et chancelants, se jettent en vociférant les uns sur les autres, et semblables à des démoniaques, ils parcourent les rues en se blessant et en se tuant. Si l'on permettait aux Moscovites de s'enivrer tous les jours, ils s'extermineraient en bien peu de temps, car lorsqu'ils sont en état d'ivresse, ils perdent toute raison; ils deviennent semblables à des brutes, et ils se tuent à coups de poignard et de couteau.

« Mais je reviens à mon sujet. L'étendue de cette ville est si grande qu'il est impossible de l'entourer de murs, de fossés ou d'autres ouvrages de défense. On se contente de barrer certaines rues avec des poutres, d'y placer des gardes et d'en interdire l'accès dès l'entrée de la

nuit. La ville est si mal tenue et les rues si pleines de boue, qu'en maint endroit on a dû construire des ponts, afin de faciliter le passage. Aujourd'hui cependant, à ce que j'ai ouï dire, Moscou est entourée d'un rempart en terre.

« La ville possède deux châteaux forts entourés de murs et qui ont chacun l'étendue d'une petite ville : ce sont Kitaigorod et Bolsigorod ; ils sont baignés d'un côté par la Moskwa et de l'autre par la Neglina, sur laquelle se trouvent de nombreux moulins. Ces châteaux renferment dans leur enceinte de nombreuses églises en pierres et en bois, ainsi que les palais des seigneurs et des nobles moscovites.

« De l'autre côté de la Neglina, dans une plaine appelée Narbat, à une portée de flèche du château, le grand-duc actuel Ivan Vassilovitch a construit, en 1565, un immense palais, qui a reçu le nom de palais Opritchina, c'est-à-dire particulier. C'est là que réside le prince, entouré d'une garde nombreuse dont les hommes sont choisis parmi les soldats les plus robustes. Leur nombre s'élève à vingt mille et ils forment, de même que les janissaires auprès du Grand Seigneur, la garde particulière du prince. Le plus grand nombre de ces soldats est armé de longs mousquets. Les autres ont pour armes des haches, des arcs, des lances; ils portent la cuirasse. Ce corps a été formé récemment par le grand-duc pour le soutenir dans son gouvernement tyrannique. Au mois de mai 1571, le jour de l'Ascension du Christ, les Tartares de Précop incendièrent Moscou et les deux châteaux. Un nombre immense d'habitants périt dans les flammes ou fut suffoqué par la fumée. Peu d'habitants purent échapper. Kitaigorod essaya seule de résister pendant quelque temps. Les Tartares firent beaucoup de prisonniers. » Guagnini, *Moschoviæ descriptio*, f° 2.

On trouve un plan de Moscou au XVIe siècle, dans l'ouvrage de Herberstein : *Rerum moscoviticarum commentarii Sigismundi liberi baronis in Herberstein*. Basileæ, 1556. Pour compléter le récit de Tectander, on peut très-utilement consulter Oléarius, qui a donné un plan de Moscou, une vue du Kremlin, etc., dans le récit de son voyage. *Voyages très-curieux et très-renommez, faits en*

Moscovie, Tartarie et Perse par le sieur Adam Olearius, bibliothécaire du duc de Holstein, et mathématicien de sa cour. Leyde. 1718, in-f°. Oléarius voyagea de 1633 jusqu'à la fin de l'année 1638.

(22) Margeret donne également des détails navrants sur la famine qui ravagea la Moscovie en 1601. *Estat de l'empire de Russie,* etc., page 64.

(23) Les monts Gordiens, Djebeli Hakkiary, au sud du lac de Van.

(24) Gossoudar promilii mnié grechnikou.

(25) Vladimir, sur la Klièsma, affluent de l'Oka, qui se jette dans le Volga, à Nijnii Novgorod.

(26) Mourom sur l'Oka, que Tectander appelle Ora.

(27) Nijnii Novgorod.

(28) Les Tchérémisses, dit Guagnino, habitent les vastes forêts qui s'étendent entre les provinces de Viatka et de Volochda. Ils n'ont point de demeures fixes. Ils parlent un idiome particulier et sont musulmans; mais n'ayant aucune connaissance de la divinité, ils vivent comme des païens. Ils se livrent au vol et au brigandage et ils pratiquent les incantations et les œuvres de sorcellerie. Ils bravent avec la plus grande intrépidité les flèches et les armes de jet. Ils se nourrissent de gibier et de miel qui se trouvent en abondance dans leur pays. Ils mangent rarement du pain. Les hommes et les femmes courent avec la plus grande vitesse. Ils sont excellents archers; ils ne se séparent jamais de leur arc, et ils refusent à leurs fils toute nourriture jusqu'à ce qu'ils aient atteint avec une flèche le but qui leur est désigné. Leur vie se passe à chasser les bêtes fauves. Ils se nourrissent de leur chair, et leur peau leur sert à faire leurs vêtements. Ils acquittent en pelleteries le tribut qu'ils doivent au grand-duc. (*Alexandri Guagnini, Moschoviæ descriptio,* Cracoviæ, 1578, f° 16.)

(29) Sviajsk.

(30) Saratov.

(31) Parmi les plantes rares que l'on trouve aux environs d'Astrakan, Margeret cite le borometz; il dit à ce sujet : « Il se trouve en ladite ville de Astrican, beaucoup de bons fruicts ; et alentour se trouve la plante animale de laquelle iadis aucuns autheurs ont escrit, à sçauoir des moutons qui croissent hors la terre, lesquels

sont attachez à la racine, comme par vn boyau de deux ou trois brasses, au nombril. Ledit mouton mange l'herbe alentour de soy, et puis meurt. Ils sont de la grosseur d'vn aigneau, la laine frizée : des peaux s'en trouve aucunes toutes blanches et d'autres un peu picotées. J'en ai veu diuerses peaux. » Margeret, *Estat de l'empire de Russie*, etc., p. 2.

La croyance à l'existence de cette plante était fort répandue au xvie siècle ; il est à remarquer que Tectander n'en parle pas.

(32) Grossglogau ou Glogau, ville de la Silésie prussienne.

(33) Il existe en Hongrie deux localités dont le nom se rapproche de celui de Cristos : Krtoc, hameau de 130 habitants, près de Nyitrasárfö et de Radosna (diocèse d'Esztergom), et Kristyán, village de 800 âmes, situé près de Gyanafalva (Jennersdorf) et de Szent-Gotthard.

(34) Du 22 juillet, jour de sainte Marie-Madeleine, au 8 août, il y a dix-sept jours et non trente et un.

(35) Lengueran ou Lengueroud, sur le bord de la mer Caspienne, était, au xviie siècle, un port très-fréquenté. On y comptait souvent jusqu'à cent navires à l'ancre. *Djihan Numa*, édition de Constantinople, 1145 (1732 A. D.), page 343.

(36) Robert, le plus jeune des trois frères Shirley, était né à Wiston en 1581. Il accompagna son frère Anthony en Perse, et resta à la cour de Châh Abbas jusqu'en 1609. Il fut, à cette époque, envoyé en Europe avec le titre d'ambassadeur dans le but de former une ligue des princes chrétiens contre les Turcs. Il se rendit d'abord en Pologne où il fut honorablement reçu par Sigismond III. Il passa ensuite en Allemagne. L'empereur Rodolphe lui conféra les titres de comte palatin et chevalier du Saint-Empire. Il gagna ensuite Florence, puis Rome, où il fit une entrée solennelle. Le Pape Paul V le créa comte du sacré palais de Latran. Il se dirigea ensuite sur Milan et sur Gênes, là il s'embarqua pour Barcelone, où il arriva au mois de décembre 1609. Il résida en Espagne jusqu'en 1611 ; il se remit alors en route, traversa la France et débarqua en Angleterre au mois d'août 1611. Il partit l'année suivante après avoir été

reçu par le roi Jacques, se rendit aux Indes et résida jusqu'en 1615 à Agra, à la cour d'Ekber Châh. Il rentra en Perse et arriva à Ispahan au mois de juin 1615. Il partit de nouveau au mois d'octobre, s'arrêta dix mois à Goa et débarqua à Lisbonne dans l'été de l'année 1617. Il resta en Espagne jusqu'en 1622. Il retourna à Rome, et au mois de janvier 1624, il reparut en Angleterre avec la qualité d'ambassadeur de Châh Abbas. Il fut en 1627 renvoyé en Perse avec l'officier persan qui l'avait accompagné. Charles Ier accréditait alors près de la cour de Perse sir Dormer Cotton. Herbert a rédigé la relation de ce voyage qui contient les détails les plus intéressants.

Robert Shirley mourut à Qazbin le 13 juillet 1628. Il fut enterré sans pompe au seuil de la maison qu'il habitait. Robert Shirley avait, pendant son séjour en Perse, épousé la fille d'Ismayl Khan, chef circassien. Cette dame fut connue en Angleterre sous le nom de lady Térésia. Elle se retira à Rome après la mort de son mari. Elle mourut en 1668 et fut inhumée dans l'église de Santa Maria della Scala, dans le tombeau qu'elle avait fait élever pour recevoir ses restes et ceux de son époux.

En 1623, Van Dyck, qui était alors au service du cardinal Bentivoglio, a peint les portraits de Robert Shirley et de lady Térésia en costume persan. Une gravure très-rare représente Robert Shirley vêtu à la persane et coiffé d'un turban surmonté d'un crucifix. Il tient à la main un papier sur lequel on lit : *Robertvs Shirley, Anglvs, comes Cæsare' eques aurat'* » et au bas : Magni Sophi Persarum Regis legatus ad SSnum D. N. Paulum V et cæteros principes christianos. Ingress' Romam solemni pompa, die 28. septemb. 1609, ætatis suæ 28.

Il existe également un portrait de lady Térésia gravé par Hollar d'après Van Dyck. Cette pièce est d'une extrême rareté.

(37) Lahidjan est situé à une étape de Lengueroud, dans une plaine au pied des montagnes du Deïlhem. Lahidjan est renommé pour la beauté de ses jardins et la pureté de ses eaux courantes. *Djihan Numa*, page 343.

(38) Timbre se disait chez les pelletiers d'un certain nombre (40 ou 60) de peaux de martre ou d'hermine (Littré).

(39) Kakasch donne le titre de roi au doge de Venise, qui était à cette époque Marin Grimani.

(40) Qazbin ou Qazvin, capitale de l'Iraq Adjemy, avait été, pendant tout le règne de Châh Tahmasp, la résidence royale. Cette ville, entourée de jardins, avait été autrefois défendue par une enceinte fortifiée qui, réparée et agrandie en 572 de l'Hégire (1176) par Sadr-oud-Din, ministre d'Alp-Arslan, fut rasée par les Mogols. La ville est divisée en neuf quartiers. La grande mosquée de Qazbin a été construite en 548 (A. D. 1153) par Khoumarsach.

Mohammed-ben-Hedjadj convertit un pyrée en une mosquée qui est connue sous le nom de mosquée du Mûrier.

(41) Tauriz ou Tebriz, capitale de l'Azerbaïdjan, est bâtie à l'extrémité d'une vaste plaine et non loin du versant occidental du mont Sohend. Le Sourkhâb (rivière rouge) coule non loin de cette ville, qui, au dire des historiens orientaux, aurait été fondée par Zobeïdèh, femme du khalife Haroun-Erréchid, en 175 de l'Hégire (791 A. D.)

Elle fut détruite par un tremblement de terre sous le règne de Moutewekkel, en 244 (858), et rebâtie par ordre de ce prince. Renversée de nouveau en 434 (1042), elle fut reconstruite et pour atténuer les désastres des tremblements de terre, on creusa des galeries et des canaux souterrains qui ont, selon les auteurs persans, préservé la ville d'une destruction certaine.

Tauriz atteignit le plus haut point de la prospérité sous les princes de la dynastie mogole. Le sultan Ghazan s'y fit élever un tombeau qui était le plus beau monument de la Perse. Le vezir Rechid-oud-Din y construisit un quartier, une mosquée, qui furent agrandis par son fils Ghias-oud-Din-Mohammed. Le vezir Aly-Châh suivit leur exemple. On y remarque encore les mosquées construites par le sultan Hassan, de la dynastie du Mouton blanc, et celle de Djihan Châh prince de la dynastie du Mouton noir.

Tàuriz tomba au pouvoir des Ottomans après la bataille de Tchaldiran. Conquise par Châh Abbas Ier, cette ville fut de nouveau annexée à l'empire ottoman et elle ne fit retour à la Perse qu'en 1745, sous le règne de Nadir Chah.

(42) Sefy-Mirza, fils aîné de Châh Abbas, fut tué, sur l'ordre de son père, au moment où il montait à cheval, par Behboud-Khan.

(43) Mehemmed-Khouda-Bendèh-Mirza fut, en 1621, privé de la vue et emprisonné par ordre de son père.

(44) Merend est le chef-lieu du Toumen ou canton de ce nom, situé entre Tauriz et Khoï. Merend est arrosée par une jolie rivière qui prend sa source dans une montagne s'élèvant à l'ouest de la ville; elle est entourée de jardins où l'on récolte des pêches et des abricots qui jouissent d'une grande réputation. Le canton de Merend renferme cent villages et produit en abondance du blé et d'autres céréales. Les impôts versés au Trésor montent à la somme de 24,000 pièces d'or. (*Djihan Numa*, p. 387.)

(45) Nakhtchivan dans le Chirvan. Les maisons de cette ville sont bâties en briques. Les habitants sont remarquables par la blancheur de leur teint. Les environs produisent en abondance du blé, du coton, du raisin et toutes espèces de fruits. Les impôts qu'elle payait au Trésor s'élevaient à la somme de 115,000 pièces d'or. (*Djihan Numa* p. 392.)

(46) La ville de Djoulfa, presque entièrement peuplée d'Arméniens, était, sous la domination ottomane, un apanage de la sultane Validèh. A l'approche de Châh Abbas, les habitants se soulevèrent, chassèrent les fonctionnaires turcs et s'emparèrent du trésor qu'ils vinrent offrir au roi de Perse. Les habitants de Djoulfa furent transportés par Châh Abbas auprès d'Ispahan, dans un quartier construit pour eux. Gouvea et après lui Chardin et les missionnaires catholiques des XVIIe et XVIIIe siècles, ont donné des détails intéressants sur cette colonie.

(47) Les troubles intérieurs de la Perse, la faiblesse de Châh Mehemmed-Khouda-Bendèh déterminèrent le sultan à faire envahir la Perse. Osman-Pacha franchit les frontières de l'Azerbaïdjan et s'empara de Tauriz. Hamzèh-Mirza, fils de Mehemmed-Khouda-Bendèh, ne pouvant reprendre cette ville, passa l'Araxe et ravagea les provinces turques. Ce prince fut égorgé par son barbier; son père, privé de l'appui de ses talents et de son énergie, termina obscurément sa vie après avoir essayé vainement d'étouffer une sédition qui avait éclaté à Chiraz, en 994 de l'Hégire (1585 de J.-C.), et eut pour successeur son second fils Châh Abbas.

(48) Tectander parle ici des Ta'zièh ou cérémonies

funèbres célébrées tous les ans pendant les dix premiers jours de Moharrem en mémoire de la mort de Hassan et de Husseïn. Ces cérémonies ont été décrites avec de grands détails par tous les voyageurs en Perse.

Les Persans placent sur le tapis qu'ils étendent pour faire leurs prières, et de façon à la toucher du front lorsqu'ils se prosternent, non point une pierre, mais une petite tablette faite de terre rapportée de Kerbela où eut lieu le martyre de Hassan et de Husseïn. Ces petites tablettes portent des inscriptions pieuses.

(49) Au temps que nous arriuasmes en sa cour, dit Gouvea, il estoit âgé de trente-deux ans, gay de visage, de petite taille. robuste, peu ou point curieux de ses vestemens, acostable et pitoyable, aymé du peuple, extraordinairement craint et redouté des grands, sobre en son manger, excessif à boire (vice excusable entre les Persiens, puisque personne ne s'en abstient, quelque deffence qu'en face leur loy) auquel il est tellement accoustumé que pour quelque excez qu'il fasse, il n'en perd point le jugement. Il est superstitieux en sa secte et fait tous les jours cinq fois son oraison auec plus de loisir qu'aucun. Il a le jugement très-bon, parle peu et hayt tellement le mensonge et est si rigoureux à chastier ceux qu'il surprend en menterie, qu'à plusieurs il a faict coupper la langue pour cela. Il est ennemi mortel des volleurs, lesquels il chastie tres-seuerement au moyen de quoy il en a si bien nettoyé son royaume, que ie croy qu'il n'y a lieu au monde où les voyageurs marchent avec plus de seureté. Il est conuoiteux de gloire et de renommée, ne se soucie pourtant que de celle qu'il acquiert par les armes. Il n'est point libéral peut estre à cause que son royaume n'est pas riche, et des grands frais qu'il a esté contraint de faire en la guerre, ou peut estre pour ce que tous les roys mahometans sont accoustumez à receuoir tousjours et ne donner à personne ce qu'il tesmoigne bien par la facilité de laquelle il reçoit tout ce qu'on luy présente. Il a plusieurs femmes (comme sa loy lui permet) la plus part desquelles sont chrestiennes, de nation georgiennes ou cirkassiennes qu'il tient tellement enfermées, qu'il est impossible à tout homme de les pouuoir voir sauf à quelques eunuques auxquels il en commet la garde.

Il visite souuent les escuries où il y a quantité de cheuaux et très-bons, qu'il depart à ses seruiteurs et aux gens de guerre, selon la nécessité qu'ils en ont. Il a trente mil caualles de haras en diuers endroits du royaume, d'où il tire grande quantité de poullains qu'il fait dresser par les escuyers destinez à cela, et après auoir choisi les meilleurs pour luy, il depart les autres à qui bon luy semble. Il les aime tant que souuent ie l'ay veu les embrasser et baiser, comme ç'eust esté quelque créature raisonnable, et comme il creut vn iour que j'y prenois garde, il me dit « ne vous estonnez pas de ce que ie fais, parceque ce cheual là m'a aidé à tuer beaucoup de Turcs; » et, en vérité, il sembloit que le cheual recognoissoit les caresses qu'il luy faisoit.

(*Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le roy de Perse Cha Abbas contre les emperevrs de Turquie Mahomet et Achmet son fils, etc., par le P. Fr. de Gouvea, etc.* Rouen, 1646, pages 112 et suiv.)

(50) Erivan est une ville bâtie sur la frontière de Perse au 40e degré de latitude et au 82o de longitude. Elle est au bout de cette grande plaine fameuse par le premier sacrifice qu'on croit que Noé y fit offrir après le déluge. Cette plaine qui est fort spacieuse est au pied du mont Ararat sur lequel on croit communément que s'arrêta l'arche, quand les eaux du déluge baissèrent. Les fortifications d'Erivan ne sont ni belles ni de grande défense : elles consistent dans une double enceinte de murailles faites de terre, avec quelques grosses tours rondes qui flanquent les courtines. Les tremblements de terre y sont assez fréquents et il y a quinze ans qu'il y en arriva un si terrible que toutes les maisons furent renversées et la moitié des habitants ensevelis sous les ruines. Il y a grande abondance de fruits d'un bon goût, mais malsains : les eaux n'y valent rien; les chaleurs y sont grandes, et durant les mois de juillet et d'août l'air est si corrompu que les habitants sont obligés d'aller chercher à la campagne quelque retraite, ou dans des maisons ou sous des tentes. Le grand trafic est du coton, il ne s'y fait que durant l'hiver. Le nombre des mahométants y est beaucoup plus grand que celui des Arméniens.

(*État présent de l'Arménie, tant pour le temporel que pour le spirituel avec une description du pays et des*

mœurs de ceux qui l'habitent, par le P. Th. Ch. Fleuriau, Paris, 1695, pag. 215-216.)

(51) On sera peut-être bien aise de sçavoir ce que c'est que ce fameux monastère d'Ichmiadezim... quatre corps de logis longs sur un quarré proportionné, composent toute la maison : au milieu de la grande cour, qui est renfermée par tout ce bâtiment, il y a une église assez belle, sous le nom de saint Grégoire l'Illuminateur; on tient que ce fut dans ce lieu que ce grand Saint reçut des faveurs extraordinaires du ciel, après avoir beaucoup fait et beaucoup souffert pour la gloire de Dieu. Du milieu de l'Eglise s'élève une espèce de Mausolée porté sur quatre colonnes de pierre, dans lequel est un Autel bien paré. C'est là, disent les Arméniens, que le Sauveur du monde s'apparut à saint Grégoire; et, c'est pour conserver la mémoire de cette apparition, qu'ils ont érigé ce monument; aux deux côtez de cette Eglise, il y en a deux autres moins grandes et moins belles : l'une est dédiée à sainte Cayenne, de l'illustre famille de Cayus, et l'autre à sainte Ripseme, toutes deux vierges romaines. La dernière souffrit le martyre sous le roi Tiridates. Les corps de ces deux Saintes qui sont en grande vénération en ce lieu-là, reposent dans des sépulcres de pierre et dans des Chapelles souterraines, qui joignent aux deux petites Eglises dont nous venons de parler.

Voilà ce que c'est que ce célèbre Monastère, que ces Arméniens prétendent avoir été bâti dans le lieu même où était le Palais de leur Roi Tiridates, qui vivait du temps du grand Constantin, et le bourg qui est voisin du Monastère et qui n'est habité que de chrétiens est, disent-ils, le lieu où était bâtie la Capitale du grand et florissant Royaume d'Arménie.

(*Estat présent de l'Arménie, tant pour le temporel que le spirituel, etc.*, pag. 217-218.)

(52) Mehdy Qouly Beg fut accrédité comme ambassadeur auprès du grand duc de Moscovie et de Rodolphe II. Il était accompagné par Zeynel Khan Chamlou. Les portraits de ces deux personnages ont été gravés gar Sadeler à Prague, en 1604 et 1605.

Celui de Mehdy Qouly Beg est entouré d'une légende latine dont voici le texte :

Mechti Kuly beg Ennug ogly Illustris D. in Persia Legatus Regis Persar. Ad Imp. Roman.

Sur l'ovale du portrait de Zeynel Khan on lit ces mots : *Synal Chaen serenissimus Princeps in Persia. Magni Sophi Regis Persarum ad Augustum Cæsarem Rudolphum II, Legatus.*

(53) Tectander se sert dans ce passage des termes employés par les géographes anciens.

Les mots « Asia major » ou Asie supérieure s'appliquent aux provinces du nord de la Perse et à celles qui bordent la mer Caspienne. L'Alexandrie (dénomination empruntée à Quinte-Curce) est la province de Bab oul Ebouab, aujourd'hui Derbend.

(54) Coïs ou plutôt Coïssou est bâtie à l'embouchure du petit fleuve de ce nom qui se jette dans la mer Caspienne. Ce cours d'eau porte aussi le nom de Soulaq. Cf. *Caspia* par B. Dorn. Saint-Pétersbourg, 1875, page 125, et la carte jointe à cet ouvrage.

(55) La ville de Téréka ou Terky fondée en 1566 ou 1569, était située au bord de la rivière Boustraïa affluent du Térek. Elle fut détruite en 1728. En 1722, les habitants et la garnison étaient allés s'établir à Sviatoï Krest, fort qui venait d'être construit non loin de Téréka. On voit encore aujourd'hui sur les bords du Térek, à deux verstes de la mer, les ruines de l'ancienne Téréka.

(56) L'île de Tchétchen ou celle de Tioulénii.

(57) Derbend, nommée par les Turcs Demir Qapy (porte de fer) et par les Arabes Bab oul Ebouab, est située sur la mer Caspienne, dans la province de Chirvan, sur les confins du Daghestan. Elle servait pour ainsi dire de porte au royaume de Perse, car elle s'étend de l'occident à l'orient, du pied des montagnes au bord de la mer. Derbend s'était donnée aux Turcs pendant le règne du sultan Moustafa. Hamzèh Mirza, fils de Chàh Khouda Bendèh, s'en rendit maître et la ruina. Les Russes s'en emparèrent en 1723 et la rendirent à la Perse en 1732.

On trouve des détails sur Derbend dans le *Djihan numa* de Hadji Khalfa, dans Oléarius et dans une dissertation de Bayet sur le mur du Caucase qui est insérée dans les mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Mirza Kazem Bey a publié en 1852, sous le titre de *Derbend*

namèh des extraits relatifs à l'histoire de cette ville.

(58) Hospodar i Veliki Knez Boris Fedorovitch svojim khlebom izvolit te pojalovat.

(59) Polotzka ou Polotzk, est aujourd'hui une ville russe, située sur la Dvina, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Vitebsk.



IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.


LIBRARY
JUN
9
1917
UNIVERSITY OF TORONTO

